HÉLOISE ET ABEILARD.

Turisk of	ABERARD , sterior clientes (Section 1988)
72 3 mi-14 S Jf	DRAME EN CINQ ACTES; T. AGAL 17
14971-1111111	BERA 12D. 355 de Grovey
T. Tor.	DANIEL ON THE precise Sources.
Par MM. 2	Inicet-Bourgeois et Francis-Cornu ,
M. C. LLIER.	This of Ageneril
Worker L. W.	LAST 53: DER
RBPRÉSENTÉ, POUR LA PI	REMIÈRE FOIS, SUR LE THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE,
M. Pac rue.	ELH, Emilant 1836.
. пчаг.П .М	GALLI CHAT, Taxamier
W. Bennes.	PREMIER ÉCOMER
Mrs Tarosorva	RÉLOCSE (jeune promier role)
	TA SCHEETER DE de LANGES XIANOS
Alme Di speik.	tenil
M. LAILE.	SOSTR VÍROVIÇEE
interior of the	tar bendeelsk
More Chora visi	JUCLITTE, an service d'Ellois
, General	Econers, Preens, 1 range Norma

Li scine se passe à l'a is, un come nicement du do raime since.

PARIS,

CHEZ MARCHANT, BOULEVART SAINT-MARTIN, Nº 12.

1836.

Henrich State of the Land of t

(%	
ABEILARD (premier rôle)	M. Albert.
FULBERT	M. SAINT-ERNEST.
BERNARD, Abbé de Clairvaux	M. SAINT-FIRMIN.
DANIEL GAUTIER (premier amoureux).	M. Fosse.
LE DIREPTEUR de la sinogramation du l'	Que estan.
l'Abbaye d'Argenteuil	M. Cullier.
LARENAUDIE	M. Montigny.
BARNARÉ DE LE CONTRACTOR AN AUX PROPERTIES	M. Brancisque of.
ÉLIE, Étudiant	M. PROSPER.
GALLUCHET, Tavernier	M. GILBERT.
PREMIER ÉCOLIER	M. BARBIER.
HÉLOISE (jeune premier rôle)	Mme Théodorine.
LA SUPÉRIEURE de l'Abbaye d'Argen-	
teuil	Mme Desprez.
SOEUR VÉRONIQUE	M ^{me} LAURE.
UNE RELIGIEUSE	Mme Sophie.
JOCETTE, au service d'Héloïse	Mme CLORINDE,
ECOLIERS , PEUPLE , RELIGIES , NONNES	, GARDES.

La scène se passe à Paris, au commencement du douzième siècle.

. Chr. 2. 12

CHEZ WARCHANT, BOELDVART SALVT-MARTEN, 8° 42.

IMPRIMERIE DE V• DONDEY-DUPRÉ, RUESAINT-LOUIS, № 46, AU MARAIS.

HELOISE ET ABEILARD,

DRAME EN CINQ ACTES.

FULBERT, puts larenaum DIE.

hatons-nous, (Il frappe a la porte de la maison rouge, Pause.) Donnous un coup plus fort. (Il truppe une seconde fois. nause.) Personne ne repond,.. ne serait-il pas chez lui? 26 most Le théâtre représente l'extérieur de la porte du faubourg de Paris. A droite du spectateur sur les derniers plans, mais bien en saillie, la porte de Paris. Du même côté et sur les premiers plans une petite maison rouge; à gauche, une taverne avec un balcon, quelques tables devant la porte : plus loin, et ca et là, d'autres maisons entre lesquelles passe le grand chemin. Dans le fond, la campagne. LARENAUDIE, sur le seuil de la porte. SOENES PREMIERE sldaib oup ! de FULBERT, a part. Assurous-notation after the assurous and a second of the s (Au lever du rideau il ne fait pas encore jour. Fulbert, enveloppé dans un manteau, entre en scène par la porte de Paris, et il est accompagné d'un domes-tique qui porte un fallot. Moment de silence. Fulbert, après avoir regardé autour de lui et fixant ses yeux sur la petite maison, rouge de droite.) C'est bien. FULBERT. Près de la porte du faubourg de Paris et de l'église Saint-Jacques-de-la-Boucherie ... une petite maison rouge ... la voilà. (Au domestique.) C'est bien , c'est ici que j'ai affaire, va-t'en ! LE DOMESTIQUE. Comment! mon bon maître, vous voulez rester seul, quand if fait encore mint, dans ce vitain faubourge, mu tom 25 ne doivent pas entendre ce ThandUT Ne crains rien. . . meb Lusid d LE DOMESTIQUE. Mais.. Expense: je para acjourd lui arjuje nour une mesionen pro-Allons, allons ... vasten angule vexx ploud serve of to . one LE DOMESTIONE. Tu pars?. . augendhi J'obéis. (Il s'eloigne, puis disparait par la porte de Paris.)

N. B. Les acteurs sont placés en 1822 de chaque scène comme ils doivent l'être, sur le thélies. Le premier inscrit tient tenjeurs en scène la gauche du spectateur, ainsi de suite. Les changemens de position dans le courant des scènes sont indiqués au bas des pages.

HEELENST ENDER ELECTRICAL

SCÈNE II.

FULBERT, puis LARENAUDIE.

TIT	T #	m	87	-	-	
FL	ı II.	в	E	n	. 1	

Il ne faut pas même qu'on puisse soupçonner que j'ai frappé à cette porte, (Il montre la petite maison rouge,). Tout dort encore, et je serai rentré dans Paris avant qu'il fasse jour ; mais hâtons-nous. (Il frappe à la porte de la maison rouge. Pause.) Donnons un coup plus fort. (Il frappe une seconde fois. Nouvelle pause.) Personne ne répond... ne serait-il pas chez lui?

(Il frappe une troisième fois:) UNE VOIX, au dedans de la maison. On y va! on y va! mie is when we can I do be to speed FULBERT. The smesh to so the board of the Ah!

LARENAUDIE, sur le seuil de la porte. Eh! que diable? vous êtes bien presse l'amil FULBERT, à part.

Assurons-nous que c'est la notre homme! Tu es maître La-

renaudie?

Lagrandie de la company de la com antom de im et **recitam est en révident entrévalent de maisse**, te mi chamoline

C'est bien.

Pardon, je ne puis vous recevoir au logis. Pourquoi?.

Pourquoi?.

LARENAUDIE.

J'ai chez moi un mien frère dont les oreilles chastes et pures ne doivent pas entendre ce que vous avez à me commander. FULBERT. Ne crains time.

Eh bien! donc...

LARENAUDIE.

J'y pense; je pars aujourd'hui même pour une missionen province, et je serai quelques semaines absent. anolla, anolla FULBERT.

Tu pars?... aujourd'hui? LARENAUDIE.

Poplaris.

A midi.

N. P. Les actions sont places a**rmandur**m que or en econo

A midi... tu as plus de tems qu'il ne t'en faut pour terus miner l'affaire dont je vais te charger, son sal un sure les innes per

LARENAUDIE. be ne confidence pro an besche (A hashamen panod slAr FULBERT. de la maderace... Écoute bien... Ce matin, sur les dix heures, il viendra à la taverne du compère Gallughet qui est à l'entrée du fauboutg... and the sent of LABENAUDIE galuis montrant la taverne an in cate line? Oui, la voilà. FULBERT .: continuant. Un jeune liérame de bonne mine, ayant au corps un pourpoint de velours noir, et un manteau brun. (il - if et rontre d'assigna. [A FULDERY. Ce jeuhe homane themanders un skeval qu'il a fait retenir à l'avance, et il prendra ensuite la route de Nantes. LARENAUDIE, indiquant la grand chequie qui traverse le théâtre à gauche. Celle-ci. this electronial, electronia partient... is this electronic to be to be be the parties of the electronic to be an allowed some sentences. It is a sentence some sentences and the best sentences are the electronic to be a sentences. None Bure, the man siquentalise a present que in an Ilin'y arrivers passe formation of the run area obtained a no somethouse of the contract of the second property of the second prop Tu sauras bien à qui tu dois t'adresser. It il an out enter LARENAUDIE. Comptez sur moi, j'ai l'habitude de ces sortes d'affaires. FULBERT, lai donnant une bourse. Voici trente livres parisis. LABENAUDIE. 118/1 Trente livres parisis! Ahirde a tealige for a virgantiff to dear level of it. Commo en : N'est-ve point asser? de l'Ambanda mided ch'ert est en LARENAUDIE, Der Berg utbichend C'est deux fois plus que je n'aurais demandé... Ah ça! pourquoi me payer d'avance? FULBERT. ··· Ne pars-ue pas pour un voyage ?... et puis je ne veux plus 1.1 - 1.6 1 3 7 7 8 avoir à m'occuper de cela. GARENAUDIB. whl... (A part.) Plus je l'examine, et plus il me semble... and the military day is the transfer of the state of the and all officer Je te quitte. LARENAUDIE. Jusqu'a une nouvelle occasion.

THEUCKEN'Y.

Je ne t'oublierai pas au besoin. (A lui-mêthe:) Voici le johr... de la prudence...

(Fulbert se drapart avec son mantenny do mail@ieil se teitcher la figure le plus possible.)

ACCOMPULBERT OF

dans ce faubourg, quelques heures avant la mort/de Daniel Gautier. (A Larenaudie.) Achen 1881

(Il sort et rentre dans limits.)

LABENAUDIE.

Co jeul**estisiwaze theios eternolondo est spirilq vieversue**, à tovance est il prendra en mite la route de Na tes.

ENREY ESTE, independ H. Frank MADOS qui tracerse le 1h Hech

LARENAUDIE, seul.

المالا-داء

Oh! c'est bien lui, c'est maître Fulbert... je l'ai reconnu... je le vois assez souvent le dimmilie lanx suitts offices de Notre-Dame. Eh bien l'ulle l'on dise à présent que je suis un misérable assassin, un fagot éternel point l'enfer. ... Woila un saint homme, un prétendant au ciel, qui marche dans les mêmes voies que moi. Il étant telus qu'il partit, car voici mon frère.

Complex surmois, J'aid haldmandle cas sortes duttu

LARENAUDIE BARNABE. SIRSII 1960

Treate livres parsis! .adanaad

Ah! c'est toi! je ne savais sagne tu étais devenu... Comme tu t'es levé de bonne heure!... Au fait, tu devais aveir des préparatifs à faire pour ton voyage.

Cost dent fürs plus qualquananden andern Alica legensqueri me payer d'avacece.

Ja te, l'ai déià dit pje na serai pas de letour, a tant un mois, cinq semaines, je ne sais pas au juste.... ça dépendra de mes occupations.

Dien! que le tems me paratira long! moi qui ne suis heureux que quand je te vois, quand je suis aupres de toi!

LAKENAUDIE!

Tu m'aimes done bleff and ent sag sinn'a of , eron is

BARNABÉ.

Si je t'aime!... est-ce que ça n'est pas naturel? Qu'est-ce qui a pris soin de moi depuis trois ans que notre père est mort? c'est toi. Qu'est-ce qui m'a toujours bien nourri, bien vetu? qu'est-ce qui m'a complètement défrayé? c'est toi, toujours toi... Pourtant, je commence à me faire honte à moi-même; car enfin j'ai dix-sept ans et je ne gagne pas encore de quoi me suffire tout seul... À la vérité, j'ai pris un état qui n'est guère Iucratif: enfant de chœur! Quelle diable d'idée j'ai eue là! car enfin, sur mes vieux jours, je ne voudrais pas rester enfant de chœur, ça n'est pas un état.

LARENAUDIE.

Sois tranquille, tu n'en resteras pas là ; en travaillant, tu pourras devenir clerc, sous-diacre; mais sois toujours honnête, conduis-toi bien; enfin, n'oublie pas les conseils que te donnait mon pauvre père... Comme pendant mon absence je ne veux pas que tu manques d'argent, je vais...

(lellation and sense and length of the sense day some scarcelle!) nom de Larenaudie qui lui adanna hant corps et ame, et qui

C'est bien, ca! (Galluchet more, Ant. voila le comper

Prends encore cecin chet qui ouvre sa taverne... Dis done, -non BARNABE , tout en prenant ce que lui donne Larenaudie, anon Mais tu te prives... il ne te restera plus rienagon of cliust

LARENAUDIE.

Non!.. non!.. une poignée de main et naeq atsimpail allie accolade, voltà les adient dadanadirères comme nous...

Mais d'où te vient donc toute cette fortune? quel métier faistu? Il faut qu'il soit bon, car je ne t'ai jamais vu fouiller dans ton escarcelle sans en tirer de bonnes livres parisis ou de belles pièces d'or.

esse à Notre-lame de matre LARENAUDIE. C'est bientôt i heure part.) Et puis il faut que je pense a

Oh! si notre pere vivait encore, comme il serait content et heureux de te voir dans cette position-là!

LARENAUDIE.

Ah! mon pauvre père! Voyons sois raisonnable anoya

Oh! ça, il l'a été pauvre, le cher homme!

Larenaudie,

Et alors, je n'étais pas plus heureux que lui. BARNABÉ.

Le bonheur t'est venu tout d'un coup. A propos, dis donc, frère, j'ai jamais pense à t'en parler, moi... As-tu remboursé à messire Abeilard les frais qu'il s'était empressé de faire pour la sépulture de notre malheureux père?... Oh! c'était une dette sacrée, celle-là!

LARENAUDIE.

Oui mais quand j'ai voulu lui restituer la somme qu'il avait avancée, il m'à resusé... toutes mes prières pour lui faire accepter cet argent ont ete inutiles.

die in en niering nach

Vraiment!

LAKENAUDIE.

"Albis ije n'ai trouvé pour m'acquitter avec hii qu'un seul endina cop lesco sol se**nancia**, a de con pendina-cidade "Lequel he by the anti-ferry transfer the ment of the received

ALCOHOL SEARENAUBIES IN A CAST CHIEF BOOK ZE Je l'ai supplié de se souvenir qu'il existait un homme du nom de Larenaudie qui lui appartenait corps et ame, et qui s'engageait par serment, et sur la tombe de son père, à exécuter, quels qu'ils fussent, les ordres qu'il recevrait de lui.

BARNABÉ.

C'est bien, ça! (Galluchet entre.) Ah! voilà le compère Galluchet qui ouvre sa taverne... Dis donc, frère, veux-tu, pour nous faire nos adieus, vider ensomble un pot de vin d'Argenteuil? je régaleure ada drancar a car d' ... on e est ut cand.

LANENAUDIB.

Non!.. non!.. une poignée de main et une bonne et franche accolade, voilà les adieux de deux frères comme nous... Allons, Darnabe gallons, mon annigembrasse moi! do leaning ta? Il faut qual sentemp yanny quants va fourier dans ta? Il faut qual sentemp agreement agentier de leures livres pariais en de leures formas formas pariais en de leures formas formas en de leures formas formas formas en de leures formas formas en de leures en de leures formas en de leures formas en de leures en de leu nièces d'or.

LARENAUDIE. C'est bientôt l'heure de servir la messe à Notre-Dame, (A part.) Et puis il faut que je pense à la commission de maître Fulbert. (Haut à Barnabé.) Allons au revoir, porte-toi, hien.

BARNABE, se jelant dans les bras de Larenaudie.

Et toi aussi.

LABENAUDIE.

Voyons, sois raisonnable, nous ne nous séparons pas pour une éternité. and and containst accompanies as as well the

BARNADÉ; sanglotunt. "Oh, I goly Lic'est, que 1) of the line bound another 14 . LARENAUDIE. Enfant! (Lui serrunt la main.) Allons, adieu! Commend to the commendation of the second of the second LARENAUDIE WILLIAM TORREST TORREST TORREST Et moi, ma meilleure lames and (Barnabé sort par la porte de Paris, et Larenaudie rentre chez lui.) , 4 7 m ; ; ; 1 % Vous al^ler rece bir, co**, V**ui**llië (Co**) de maitress. Fairbuara GALLUCHET, seul. Lilia (Tout en s'occupant d'ouvrir sa Doutique, il s'est aperçu des adieux des deux frères.) En voilà deux frères modèles!.. Ils s'aiment, ceux-là! Al ça! il paraît que maître Larenaudie va en voyage... ca lui arrivo quelquefois pour ses affaires... mais quelles affaires?.. Après tout, ca ne me regarde pas', il est bon garçon... il ne médit de personne... il est toujours pret à vous rendre service.... voilà tout ce que l'on doit chercher dans un voisin. me fightered with the sign of mer and the contraction of the contraction of the sign of th GALLUCHET, JOCETTE. Mon oncle! mon oncle!! The months of the party of the Mon oncle! GALLUCHET, remontant vers le fond. Hein! Tiens, c'est ma nièce Jocette. Elle! dans ce quartier! si matin! Serait-il arrivé quelque malheur à ses maîtres? Mon oncle! (L'apercevant.) An I, your yoilà!.. Bonjour, mon oncle! Comment va la santé? GALLUCHET. Tres blett! Mais parle vite, Maitre Fulbert? . 5322014 31105 Il se porte comme un charme.

Aussi. De toute la maison, c'est moi qui suis la plus malade... Vous voyez... toujours rondelette... toujours bon pied, toujours bon ceil.

GALLUCHET.

Sa nièce Héloïse?...

1111

SIGNALDUCHERY CHAIL

Et toujours bonne langue... D'après çay rien de Acheux ne t'amène?

Comment! vous vous étiez figuré que j'étais un oiseau de mauvais augure? Par exemple! Au contraire y je vous apporte une bonne nouvelle!

Et moi, ma meilleure, ranguage

Une bonne nouvelle?at to, et la Paris de Paris, et la Sellevuon annod anul

JOCETTE.

Vous allez recevoir, ce matin, la visite de ma maîtresse.

GALLUCHET.

Bah!

GALLUCHET, seul.

(Tout en s'occupant d'ouvrir sa concert it s'est aperch des adientales deux it. 2000 notes avec n'estante de la concert de la c

Comment! maître Fulbert?.. (dec intention.) Cet oncle-

C'est qu'il va y avoir aujourd'hui dans la ville une foule, un pêle-mêle d'étudians, de bourgeois et de manans... Aussi, mon maître et sa nièce feront-ils le grand tour pour venir ici. Ils arriveront chez vous par votre jardin... Il y avait déjà une cohue dans les rues, parce que c'est par ici qu'il vient. C'est par la porte du faubourg de Paris qu'il fera son entrée triomphale.

Qu'est-ce que tu dis? il y a aujourd'hui une entrée triomphale par la porte du faubourg de Paris? o nom! slono nom!

Oui, ca va vous faire vendre du vin, ca, mon oncle.

Et pourquoi, pour qui cette entrée triomphale?

Pour messire Abeilard!.. Qu'est-ce que c'est que ça?

Comment! vous ne connaissez pas messire Abeilard?

Non.

Sa nièce Helorise?...

Eh bien l'c'est un professeur... un savant; mais pas un de ces savans qui ne marchent jamais que cuirassés de grec, ou bourrés de latin... Lui, au contraire, il est jeune, hrillant, aimable auprès des dames... On dit qu'il fait des vers, des chansons;

puis c'est un beau cavalier... Aussi, les professeurs de la vicille école épiscopale du parvis Notre-Dame et de celle de Sainte-Geneviève sur la montagne, sont-ils furieux de ce qu'il vient se fixer à Paris... Déjà tous leurs écoliers ont déserté les classes et ne veulent plus de leçons que du nouveaul venucui Ces petits docteurs en herbe courent des rues, ameutent le peuple monganisont l'auchatége qui doit accompagner, le seigneur Abeilard... Ca va faire une foule, un houit pun tapage eu ca fera plaisir à voir... et de ahez vous, mon oncle, on sera aux premières places. Voilà pourquoi mon maltre et sa mièce dont venir se mettre à votre balconi (: Cris au fond.) Mais entendezvous déja ets rens au que clameure? n Je gage que récidet besenragés d'écoliers! La Justement, les voilà!...

JOCETTE SCENE VII.

Lin blen!

LLILL Les Mannes BLIE qu'ECOLIERGE no internation de la commande de la c

ÉLIE, d'Ses camarades.

Venez, venez, mes amis; il y a thu Hon vino a la taverne du compère Galluchet folodog mes manto na maria and

A Theoreux retour disastroor selection

LES POORTERS. Du vin! du vin !..

I beine, boyant Gallahan notar kuamadi A

Eh! de par tous les saints? voilà tout à point le maître du hen! le monde monde and monde de les de droit au héros de la fete alla graffa are; mais à présent . . Prêt à vous servir, mes jeunes docteurs loi 10 anual auros

ditt.

Allons, vite! des gobelets et des pots... là... stif ces tubles. GALLUCHET.

Tout de suite. Mars vous n'avez pas bublie de garnir les poches de vos soutanelles? Pardieu, je te recomais, guzganie; tu es de la maison de

Ne chains rien; oh te paiera, viell empossonneur extra-thurby! la micascone l'adorent ob a spite et sol one acontinue of manuale (Il le fait pirouetter et le jette dans sa taverne.)

Quel petit démon *!

Oilim tons!

37美級 Ah! ah! le pauvre tavernier!.. nous lui boisons galment son vin. (Aperceoant Jocette.) Ell: mais, vrai Dieu! voilà une jolie alla la Courage A Locatto J. Annoi la jolie alla la lange il celle dont les charais et la ETARCE nous font battre le cour ollo Noytzavojus, ca. 21(A parto); klip'yia plus d'enfapsenon bonere * Les écoliers à table, Elie, Jocette.

Vois ètes servis, messeigneurs! des pots et des gobilets o sing There is a second of the secon es et ne vedent placife ige e que et al acoud lanouelles -mag of the man and extension Joseph and an extrated and 1110 C'est ca, qu'ils boivent!.. nous, pendant ce tems, nous al-ZIBO KANE DO LE OUTE EL EL E**SOCRTTR**. SE LA POZZE EL VORTE CAPIT maDuctont !... du tout! je m'entends pas de cette oreille là me sabarero colle A april de ELIB, de l'atta aprir a pe nece Ab J., Eh bien alors, tu n'es peut-être pas sourde de l'autre? they to the Land Marie Pentione) and the JOCETTE.

Eh bien!

Et maintenant je vais boire alta sante. AND JOCETTE.

PREMIER ECOLIER, son gobelet en l'air : 9 10/11/109 A l'heureux retour du seigneur Aheilard!

LES ÉCOLIERS.

A l'heureux retour du seigneur Abeilard!

Ah ça! c'est tres-bien; notre premier verre devait être de droit au héros de la fête qui se prépare; mais à présent... à Cette jeune et jolie fille! Rouge et paleace snor h 1614

Merci de l'honneur, mes gentils étudians le come de moit ÉLIE.

Pardieu, je te reconnais, ma mie; tu es de la maison de maître Fulbert... tu sers sa nièce... eh bien! tu diras à ta charmante maîtresse que les écoliers de la montagne l'adorent tous.

Oui... tous!

TES ECOLIERS! In a webling long.

Ap**Mistricorde!** information and envery at the lake con and offer and four training, and then work une

Remplissez vos verres, camarades, et faites moi raison. vilo à celle dont les charmes et la beauté nous font battre le cœur, quand nous passons dans le cloître Notre-Dameis, à la belle Héloïse!

les écoliers.

A la belle Héloïse!

and the black.

Et maintenant, tu vas nous dire pourquoi maître Fulbert tient toujours sa jolie nièce en chartre privce; c'est qu'il en est amoureux, n'est-ce pas?

Amouteux PREMIER ÉCOLIER. S'il est permis!

PREMIER ÉCOLIER. Eh bien! je m'en suis toujours douté?

per nerra écoller, landel, ad**ente espéral (el** TOPOGETTEAL) sing

Voyez un peu les mauvaises langues!.. mais c'est faux, entendez-vous bien... mon maître aiine sa nièce... mais il l'aime en tout bien, tout honneur.

ELTE. -Devantably c'est possible: which the end to be to ! thousand! ven? (unifositisficenty's denaé sa parece, il t'accepte pour

Oh! le petit serpent! weste and soot took of a salikka

Tout est decair.

Et s'il l'aimait en tout bien, tout honneur... il ne s'opposerait pas tant à ce qu'elle se marie la reneu de neul es buens est JOCETTE.

Ah! il s'oppose à ce qu'elle se marie! intes ne pre tolissuit or seed. De general of the see of the C'est commit, call y arroy shorton, souther of man royment short vous pour cher au-de and differing of chiral and a feet and

Vraiment! eh bien! apprenez... que demoiselle Héloite vap se marier. ndes ance. (digrecont.) Ent. congrès e Collecte et martre tave

Elle va se marier?

Et avec un de vos anciens camarades encore unifilmen molf. ELIE.

Avec un de nos anciens camarades? Sasimavar el iot mesal JOCETTE 1/ 3

Onit, mon geat./Romes Oui, langue de vipère! élîe: 🙌

Son nom?.!! son nom ?... dis nous vite son nom ! soul all orer à se encitre en route.

* Premier Roolier, Klie, Joseph Bader de D. collo W. concord as shade

JOCETTE.

Daniel Gautier.

Lia holle ibdom

Daniel Gautier !... lur!... notre ami!... lui... L'epoux de la belle Héloise!

a belle Heloise!..

DANIEL GAUTIER, paraissant couvert d'un manteau brun.

Eh! pourquoi pas, mes maîtres? qui trouverait à redire à cette union?

Daniel Gautier!

SCENE TO VIPIOS OF A PICTURE OF A STATE OF A

PREMIER ÉCOLIER, DANIEL, JOSEPPE PÉCOLIERS, puis GALLUCHET.

Foyez un peu les mauvisses incomes la mais c'est fance, en dez-vous bien... non mantivelles, en nie et anne l'ainne en tout bien, tout homeur.

! rainne de l'artis par l'arti

Comment! ce n'est pas une fable inventée par cette neutel..
vrai? maître Eulbert t'a donné sa parole? il t'accepte pour neveu?

DANIEL, en jetant son manteau syrung tahlen of half

le s'il l'aimait au tont lian; fill bonneau... il ne s'opposrait pas tant à ce qu'elle se mariage?

Aussitôt que je serai de retour de Nantes, où je vais cher-cher le consentement de ma famille. Mais je m'attendais à vous trouver ici... je savais que vous vous y étiez donné rendezvous pour aller au-devant du célèbre Abeilard... et bien aise que jiémin de rester quelques instans avec vous i j'ayais fait retenir hier un cheval à cette taverne... mais il faut que je m'assure... (Appelant.) Eh! compère Galluchet! maître tavernier!

It avec un de vos anciens cannandes calesquodlitas noM

Avec un de nos anciens canciens (gelegnement) Avec un de nos anciens canciens (Arthurutan)

Oni, lengue de vipère! Jayren.

Eh bien! en se sas ; va dire qu'on tienne mon cheval tout prêt à se mettre en route.

* Ecoliers, Premier Ecolier, Galluchet, Daniel, Elie, Jocette.

and her dee your test . THOU ALL BUTTER OF A COURT WOOK 111 Ly, cours. (iA Mocetta.). Viens-tw. Jocette? beenford of bear, of the . JOCETTE, and to meat a confined Certainement: Je veux préparer une petite collation pour mes maitres qui no peuvent tarden d'arriver 2007 e que de 2007 -it is de to a me a control of . (Elle entire avec Gallachet dans la faverne.) I remainst that a discount of the contract sale sale in this chief and high avice and family pair, by the pair of the control o resis... parce qu'il a feet na celle seu sous avec pour ne de DANIBLE ÉLIE PREMIER ÉCOLVER, ÉCOLIERS. DANIEL. Or sus, voyons maintenant, novateurs et turbulens que vous etes... yous allez donc mettre tout Paris sens dessus dessous? ELIE.; A bas les vieilles doctrines! buccer orosas ente cost capanier; ELIE.

Il n'y a pas de mais... à bas tontes les chaires des anciennes écoles finas la parol e les enqueres à la configuration de la Ecoliers.

A bas!... à bas!...

"Plus de Cuillaume de Champeaux sur, la montague Sante-Genevièté!... round a sur la record de Champeaux sur, la montague Sante-out de la montague de Champeaux de la montague de la montague de Lacon! plus d'Affiérica Rheitis! à bastous cet vieux pédans! à bas! de la montague de la montague

Mais dis-donc un peu, Danieli, est-ce que tu ne penserais pas comma nous l'ava amaran il objetta non l'unid invaliff oragin de la comma nous la comma de la comma

de la lumière pour tous... pour le peuple comme pour nous... point d'exclusion, point de privilége en cela; la science est un bienfait de Dieu, et ainsi que nous, les gens du peuple sont les enfans de Dieu... aussi j'approuve ce triomphe, cette ovation que vous préparez pour Abeilard ... je l'approuve; parce que cet homme, beau, jeune, de noble race, a dédaigné les plaisirs futiles des tournois où il avait le droit de lutter avec ses égaux, pour donner à l'étude et ses jours et ses nuits... parce qu'il a jeté un voile sur son blason pour ne devoir son élévation qu'à son propre mérite; parce qu'enfin il s'est dévoué tout entier au bien-être de l'humanité et qu'il est le précurseur d'une grande époque, où riches et pauvres, faibles et puissans, nobles et roturiers, tous indistinctement seront admis à s'abreuver aux sources fécondes de la science et à s'abriter sous les vastes ailes de la liberté; mais je tremble que ce que vous allez faire pour Abeilard ne le perde tôt ou tard... il a des ennemis... il en aura bien plus encore quand vous l'aurez mis sur le pavois populaire.

Tous ces ennemis-là sont désormais sans force et sans paissance.

DANIEL.

Sans puissance! Mais Bernard est un de ces ennemis-là...
Bernard qui, simple abbé de Clairvaux, a fait un pape de von autorité privée!... Faut-il vous le rappeler?... Quand la schisme éclata par l'élévation simultanée d'Innocent II et d'Anaclet, Bernard fut chargé par l'Église de France de choisir, et choisit Innocent. L'Angleterre et l'Italie résistaient; l'abbé de Clairvaux, par la seule puissance de sa parole, triompha du roi d'Angleterre; puis prenant par la main, le pape, qu'il avait fait, il le mena par toutes les villes d'Italie qui le reçurent à genoux... Et vous ne redoutez pas cet hamme ? vous osez le dire sans force et sans puissance?

Eh! vrai Dieu! ton abbé de Clairvaux avec sa barbs rousse et blanche, ses cheveux blonds et blancs, et sa grande figure à peau pâle et transparente, sera obligé de se prosterner le premier devant le génie et la popularité d'Abeilard. Oui, sur mon ame! cet homme-là n'est pas plus à craindre que les autres. Tous ces gens-là ne font que bégayer... Abeilard seul sait parler... Mais le tems s'écoule, l'heure s'avance... bon voyage, chenami... nous courons au-devant du grand homme!! Altons, venez, vous autres... A bas tous les ennemis d'Abeilard! à bus!

LES ÉCOLIERS.

A bas! à bas!

(Ils sortent tous en tumulte par la gauche.)

SCÈNE X.

DANIEL, puis LARENAUDIE, et ensuite GALLUCHET.

DANIEL.

Ah! fasse le ciel que mes craintes ne se réalisent pas! LARENAUDIE, sortant de chez lui.

Dix heures viennent de sonner.

DANIEL, à lui-même, sans voir Larenaudie.

Mon cheval doit être prêt. (Apercevant Galluchet qui sort de lu taverne *.) Ali! très-bien! tu venais me prévenir?

GALLUCHET, un peu embarrasse.

Pardon, mon jeune seigneur, mais il est arrivé un petit accident qui retarde votre départ.

DANIEL.

Que veux-tu dire?

GALLUCHET.

Tout-à-l'heure, en voulant m'assurer par moi-même si votre cheval était en état de se mettre en route, je me suis aperçu que du pied droit de derrière la bête était déférée.

DANIEL.

Déferée!

GALLUCHET.

Je l'ai envoyé sur-le-champ à la forge, et vous attendrez une heure tout au plus.

DANIEL.

Une heure! attendre encore une heure!

LARENAUDIE, qui a remonté silencieusement la scène, tout en observant Daniel, et qui soulève le manteau que celui-ci a jeté sur une table quand il est arrivé.

Manteau brun, pourpoint de velours noir ... C'est bien lui...

tengons.

DANIEL, à Galluchet, en lui montrant Larenaudie.

Mais quel est donc cet homme qui m'observe et me toise de la tête aux pieds?

GALLUCHET.

Cet homme! c'est un de mes voisins... il croit peut-être vous reconnaître... Brave garçon..... un cœur excellent, et l'humeur charmante.

** Larenaudie, Galluchet, Daniel.

Heloïse et Abeilard.



^{*} Galluchet, Daniel, Larcnaudie, au fond.

DANIEL.

Ah!... attendre une heure... une heure! et que faire ici dans ce maudit faubourg où je ne connais ame qui vive? ... Ah !... mais oui... pourquoi pas? (A Galluchet, de manière à n'être entendu que de lui *.) Un pot de ton meilleur vin , deux gobelets et des dés !

GALLUCHET.

Des dés?

DANIEL, le poussant dans sa taverne.

Val va! (Montrant Larenaudie et à part lui,) C'est un brave garçon... il a l'humeur charmante... nous nous entendrons tout de suite... et ainsi je passerai mon tems un peu moins tristement.

(Un garçon apporte deux gobelets et des dés qu'il pose sur une table, puis il sort.)

SCÈNE XI.

DANIEL, LARENAUDIE.

LARENAUDIE, à part.

Est-ce qu'il va rester la? Ne prendra-t-il pas bientôt la route de Nantes?.. Ici... en plein jour... exposé à être surpris!.. il n'v faut pas songer.

DANIEL, abordant Larenaudie.

Camarade, vous plairait-il de vider ce pot avec moi? LARENAUDIE, comme s'il n'avait pas entendu.

Vous dites?...

DANIEL.

Je vous demande si vous voulez me tenir compagnie à cette table et goûter ensemble le vin du compère Galluchet?

LARENAUDIE.

Merci... (A part.) Trinquer avec lui, quand tout-à-l'heure, seuls, sur la route... ah!... DANIEL, qui tient en main les deux gobelets qu'il a été remplir,

et en présente un à Larenoudie.

Allons, prenez ce gobelet!

Encore une fois, merci.

Trève de cérémonies.. prenez.

LARENAUDIE, à part.

Ah! après tout...

(Il prend le gobelet.)

^{*} Galluchet, Daniel, Larenaudie, au fond.

DANIEL.

A la bonne heure!.. à votre santé!

LARENAUDIE.

(Il boit.)

A la vôtre!..

DANIEL, qui a bu.

On en boit de meilleur... (Il va remettre son gobelet sur la table.) Ah ça! maintenant, camarade, que la connaissance est faite, vous ne me refuserez pas une partie de dés?

LARENAUDIE, à part; et tout en allant poser son gobefet sur la table.

Hein!... voilà qui devient original.

DANIEL,

Allons, asseyez-vous et commençons.

LARENAUDIE.

Commençons!... (Il s'assied, à part.) Heureusement que si je perds, je pourrai prendre ma revanche, à quelques cents pas d'ici... C'est que je me connais..... au jeu, ma tête s'échauffe... et une fois lancé dans la perte...

DANIEL.

Combien voulez-vous jouer?

LARENAUDIE.

Ce que vous voudrez vous même, mon gentilhomme.

DANIEL.

Une livre parisis.

LARENAUDIE.

Va pour une livre parisis.

DANIEL.

Je jette les dés. (La partie commence.) Din!

LARENAUDIE.

A moi!.. (Il fait rouler les dés.) Neuf!

J'ai gagné.

LARENAUDIE, prenant le cornet.

Voyons cette fois... cinq!...

DANIEL, à son tour.

Sept!..

LARENAUDIE.

Encore perdu...

DANIEL, agitant les dés.

Oh! cela va changer... trois! Mes pressentimens étaient justes.

LARENAUDIE, qui a jeté les dés

Double as !.. Ah! c'est trop fort!

DANIEL.

Le sort vous en veut.

LARENAUDIE, avançant son enjeu.

Six livres parisis!

DANIEL.

J'accepte...

LARENAUDIE agite les dés et les jette sur la table.

Huit!

DANIEL, à son tour.

Onze!

LARENAUDIE.

Ah! par tous les saints du paradis! je ne devrais jamais toucher un dé!... Je joue toujours d'un malheur... (A part.) Mais je suis bien bon d'y faire attention aujourd'hui... cette partie n'est pas sérieuse pour moi... n'importe, je veux voir... (Haut à Daniel.) Encore six livres parisis!

DANIEL.

Ca va...

LARENAUDIE, jetant les dés.

Neuf!

DANIEL, à son tour.

Dix!.. je gagnerai donc toujours?

Le fait est que Satan lui-même ne jouerait pas plus heureusement; voyons ces quinze livres parisis!

DANIEL.

Volontiers... (Il fait rouler les dés.) Onze!

LARENAUDIE, à son tour.

Sept! Oh! damnation!.. et plus d'argent!... plus rien pour me rattraper... pour prendre ma revanche... plus rien... pas même un gage à offrir!.. Ah!.. (Il arrache sa dugue de sa ceinture et la mettant sur la table.) Gette dague!... elle vaut trois livres parisis... je vous la joue.

DANIEL.

Soit... je mets trois livres parisis contre.

LARENAUDIE agite le cornet et luisse tomber les dés.

Onze!.. Ah! cette fois...

DANIEL, à son tour.

Douze!

LARENAUDIE.

Malédiction!

DANIEL.

A moi la dague *!.. justement, je n'avais pas d'arme pour faire ma route.



^{*} Larenaudie, Daniel.

LARENAUDIE.

Oh! un moment, mon gentilhomme, ma revanche!... je veux ma revanche... ou par l'enfer...

DANIEL.

Une revanche ne se demande pas d'ordinaire sur ce ton.

LARENAUDIE, uvec force.

Ah! vous me la donnerez!

DANIEL.

Mais, s'il me plaît... cependant.

LARENAUDIE.

Dix livres, sur ma parole, oui ou non?

DANIEL.

Eh bien! non.

LARENAUDIE, courant à lui.

Non! mais vous oubliez donc que j'ai joué avec vous... que vous m'avez gagné, tout gagné... Vous ne voyez donc pas que j'ai le feu au visage... le sang dans les yeux... jouez!.. jouez!.. ou je ne réponds pas...

DANIEL.

Oh! c'en est trop!.. arrière, mon maître... arrière!...

(Il porte la main sur sa dague, qui pend à son côté.)

LARENAUDIE, s'avançant sur lui et lui saisissant les deux poignets qu'il lui serre violemment.

Par l'enfer! tu me menaces, et avec mes armes encore! '
DANIEL, s'efforçunt de se dégager.

Ah! traître!

· LARENAUDIE.

Oh! tu no sortiras de ces deux étaux que lorsque je le voudrai.. Vains efforts! N'est-ce pas que tu me donnerais bien ma revanche si je te la demandais encore?

DANIEL.

Jamais! jamais!

LARENAUDIE.

Vraiment! et ne comprends-tu pas, pauvre insensé, que je n'ai pas besoin de tenter de nouveau la chance du sort... que je te tiens en ma puissance... que tu es à moi, corps et bien?.. Mais, après tout, un peu plus tôt, un peu plus tard... ici ou ailleurs... (Il lui donne une forte secousse et le jette à terre en disant à part:) Il faut en finir avec lui!

DANIEL, à terre.

Misérable!

LARENAUDIE, lui reprenant sa dague.
Allons, allons, prie Dieu, car c'est ta dernière heure.

DANIEL, qui est parvenu à se dégager et qui est prêt à se relever.

Pas encore!

LARENAUDIE le terrasse de nouveir et levant sa chique. Meurs donc!

ABEHARB, accourant en ce moment et retenant le brus de Lurenaudie qu'il sépure de Daniel.

Assassin!

SCÈNE XII.

ABEILARD, DANIEL, LARENAUDIE.

DANIEL, se relevant vivement.

Oh! votre épée! (Courant à Abeilard.) Ami, votre épée! mais rien... rien! comme moi vous êtes sans armes... ah!...
LARENAUDIE, à part.

Partie remise.

(Il remet sa dague dans le fourreau:)

DANIEL.

Oh! tu ne sortiras pas... car il me faut une revanche aussi.

LARENAUDIE.

Sois tranquille, tu me reverras.

DANIBL.

Et cette fois seul à seul... pied à pied... et fer contre fer!

Oui, seul à seul *.

ABEILARD, qui a considéré Lurenaudie, s'evançant. C'est bien lui. (A Daniel.) Vous allez tout-à-l'heure rétracter ce défi, car vous ne vous battrez pas avec cet homme.

DANIEL.

Ah! si fait!... j'en jure Dieu!

ABEILARD.

Vous ne vous battrez pas, vous dis-je.

DANIEL.

Qui m'en empêcherait?

ABEILARD.

Votre honneur.

LARENAUDIB, à pari.

Qu'entende je?

DANIEL:

Et quel est tione cet homme?

ABBILARD.

L'instrument secret et stipendié des vengeances d'autrui.

Un assassin!... lui!... un lâche assassin!

Daniel, Abeilard, Larenaudie.

LARENAUDIB.

Eli bien! te voilà prévenu... mais quoi que tu fasses, tu ne m'échapperas pas.

(Il va soctir.)

ABEILARD, l'arrêtant.

Larenaudie, te souvient-il de Melun?

LARENAUDIE.

De Melun?

ABEILARD.

Te souvient-il de l'homme qui fit donner la sépulture à ton vieux père?

LARENAUDIE.

Qui vous a dit?...

ABEILARD.

A cet hounne-là tu fis alors un serment solennel.

C'est vrai.

ABEILARD.

Tu lui juras d'obéir, au moins une fois en ta vie, à ce qu'il lui plairait de t'ordonner.

LARENAUDIE.

Quel soupçon!

ABEILARD.

Eh bien! je t'ordonne de renoncer et pour toujours à tout projet sinistre contre la vie de ce jeune homme.

LARENAUDIE.

Eh quoi! vous seriez ...

ABEILARD.

Abeilard.

LARENAUDIE.

Abeilard!...

DANIEL.

Abeilard!...

ABEILARD, à Larenaudie.

Tu as peine encore à me reconnaître... ah! c'est que depuis que nous nous sommes vus... mes traits sont bien changés... les veilles... les souffrances...

DANIEL.

Vous, Abeilard?

LARENAUDIE, à part.

Oh! maître Fulbert, j'en suis fâché... mais votre ennemi vivra.

ABEILARD, à Larenaudie.

Larenaudie, j'attends ta réponse... Je t'ai ordonné de ne jamais attenter aux jours de ce gentilhomme... Obéiras-tu?

LARENAUDIE.

J'obéirai.

ABEILARD.

Il suffit... nous sommes quittes; car j'ai pris la vie de ce jeune homme en échange de ce que tu me devais...

DANIEL.

Aussi, cette vie est-elle à vous, maître, à vous pour toujours!

GALLUCHET, entrant.

Mon gentilhomme, votre cheval est prêt*.

DANIEL, à Larenaudie en lui jetant su bourse.

Tenez, mon drôle, voilà votre argent; puisse-t-il servir bientôt à payer votre potence!... (A Abeilard.) Adieu! messire Abeilard, nous nous reverrons, je l'espère, et Dieu permettra qu'à mon tour je m'acquitte envers vous.

(Il l'embrasse.)

LARENAUDIE, à part, prenant la bourse.

Mon argent!... oh! non... celui de Fulbert. N'importe, je suis content de ma journée.

(Il sort par la porte de Paris, Daniel entre dans la taverne.)

SCÈNE XIII.

ABEILARD.

(Il jette alternativement les yeux sur Daniel et Larenaudie, puis, après une petite pause.)

Ce misérable Larenaudie!... sans moi, pour quelques livres parisis... mais il tiendra son serment et je ne crains rien pour ce jeune homme... La chaleur est accablante... (il s'ussied.) et puis j'ai fait un long détour pour arriver ici, sur cette place, où un ami sincère et dévoué veut me parler avant que j'aie franchi la porte du faubourg de Paris. (Un moine paraît pur la porte de Paris, la tête recouverte de son capuchon, et Abeilard qui ne l'aperçoit pas continue:) Quel peut être cet ami? Pourquoi n'a-t-il pas signé cette lettre?... Sera-t-il exact au rendezvous qu'il m'a donné? viendra-t-il?

LE MOINE qui s'est approché doucement d'Abeilard.

ll est venu.

ABEILARD, se levant.

Un moine!

^{*} Galluchet, Abeilard, Daniel, Larenaudie.

SCÈNE XIV.

ABEILARD, LE MOINE.

LE MOINE.

Je t'ai fait attendre; mais j'ai été retenu au palais par le roi, notre sire.

ABEILARD.

, Au palais du roi?

LE MOINE.

J'y avais été appelé au sujet du beau fief de Flandre que la mort de Charles-le-Bon vient de mettre à la disposition du roi de France... Louis VI tenait à me consulter sur le choix du nouveau comte de Flandre... j'ai désigné le prince Guillaume, et le prince Guillaume a été fait comte de Flandre. Tu vois que, bien que je ne sois qu'un simple moine, j'ai du crédit et de l'influence à la cour de Louis VI.

ABEILARD.

Vous êtes donc un second abbé de Clairvaux, un autre Bernard?

LE MOINE.

Il n'y a qu'un abbé de Clairvaux, il n'y a qu'un Bernard dans le royaume de France.

(En même tems, il rejette son capuchon en arrière sur ses épaules.)

ABEILARD.

Bernard!

BERNARD.

Bernard qui, prêt à oublier le passé, vient t'offrir son amitié.

ABEILARD.

Son amitié! Est-ce bien l'abbé de Clairvaux que j'entends?

Abeilard, j'ai été ton ennemi, parce qu'à Melun tu t'es mis en opposition ouverte avec les écoles de Paris et de Laon, et que du haut de ta chaire de philosophie tu jetais au peuple des doctrines funestes à l'église et à l'état; mais depuis deux ans que tu es retiré du monde, que tu as vécu dans la solitude et le recueillement, tu as sans doute reconnu l'erreur où t'avait entraîné ta jeune et bouillante imagination, et je viens à toi pour te tendre une main amie et te guider vers le but que tu désires atteindre... Autant je t'ai été contraire, autant je te serai favorable... Tu connais mon crédit, ma puissance, dis un mot... et quels qu'ils soient, tes vœux seront exaucés.

ABEILARD.

Mon père sie suis sensible à une démarche aussi bienveillante de votre part; mais je vous dois la vérité et je vous la dirai.

Pendant les deux années que j'ai passées dans la retraite, j'ai souvent réfléchi à la mission que je m'étais imposée en débutant sur la scène du monde; et je n'ai pas une seule fois cessé de croire que le tems ne fût venu de battre en brêche les abus et les vieux préjugés qui depuis des siècles pèsent sur nous... Oui, plus que jamais, je sens la nécessité d'une réforme, plus que jamais je suis convaincu du besoin de lumières et de liberté... et d'ailleurs qui a apporté ce mouvement, ce progrès dans les esprits? c'est vous autres, hommes d'église... Oui, c'est le clergé qui, sans le vouloir, a préparé l'ère nouvelle qui a commencé pour la France. Depuis que les grands barons ont été envoyés à la conquête du Saint-Sépulcre... depuis que la lourde féodalité s'est mobilisée, déracinée de la terre... qu'elle va et vient... qu'elle vit sur les grandes routes de la croisade, entre la France et Jérusalem... le roi a reconquis son autorité... il commande... il est obéi... chacun l'aime et le préfère à ses grands vassaux... car sa justice est égale pour tous. Bref, il y a résurrection du corps national. La vie s'y porte, un cœur de peuple y bat... le premier signe, la première pulsation, ce doit être l'élan des écoles... ce doit être la voix d'Abeilard.

BERNARD.

Ainsi, je me suis trompé; alnsi, comme jadis, novateur présomptueux et coupable, tu viens semer le trouble et le désordre à Paris?

ABEILARD.

J'y viens accomplir l'œuvre que j'ai commencée et qui doit faire le bonheur de mon pays.

BERNARD.

Pauvre fou!

ABEILARD.

Oh! je sais que je rencontrerai bien des difficultés... bien des obstacles... que je susciterai contre moi des haines implacables... que je me ferai des ennemis puissans; mais je suis ferme et résolu... je suis déterminé à n'avoir ni paix ni trève, à périr, s'il le faut, sous le fer des assassins; mais si je meurs, mes pensées me survivront dans un livre, fruit de mes longues études et de mes pénibles veilles... Dans ce livre, j'ai stygmatisé ces moines hypocrites et ces nobles seigneurs qui vivent de la sueux et de la crédulité du peuple. Dans ce livre, en la vérité triomphe du mensonge, j'ai dit que Dieu n'était pas un maître dur et implacable, mais qu'il était toujours bon, toujours clément... j'ai dit que tous les hommes étaient égaux devant lui .. et que nobles et manans seraient tous pesés dans la même balance... j'ai dit enfin que le peuple avait assez long-tems souffert... qu'il devait secouer le joug de ses oppresseurs, et

mettre en lambeaux toutes ces faibles et pueriles bannières des grands barons, pour n'en arborer qu'une seule... l'ori-flamme... l'oriflamme qui deviendra l'étendard de la France et de la liberté

BERNARD.

Abeilard, sur la route où tu vas t'engager follement, attendstoi bien à me trouver sans cesse en face de toi, prêt à te disputer le passage; et, crois le bien, dans la lutte qui va commencer entre nous, tu finiras par succomber... Abeilard, écoute encore... tu es jeune, tu as du savoir et du génie; tu ne peux sans folie jouer un long et brillant avenir contre une célébrité passagère. Abeilard, marche avec nous... abandonne le peuple... consens à ne pas publier ce livre dont tu nous menaces... Alors honneurs et richesses te pleuveront à la fois... si tu veux entrer dans le sein de l'église, tu ne feras que passer dans les degrés subalternes de l'ordre... tu deviendras évêque... cardinal...

ABEILARD.

Je ne transigerai pas avec ma conscience. Eh! qu'est-ce après tout que ce chapeau de cardinal que vous m'offrez? vous l'avez estimé moins que votre capuchon de moine.

BERNARD.

Et tu lui préfères, toi, la couronne du martyre? (lei des écoliers et des gens du peuple entrent de droite et de gauche et se désignent Abeilard.) Songes-y bien, Abeilard, une fois dans l'arène... face à face, avec moi, ce sera un combat à outrance.

ABEILARD.

Que j'accepte.

BERNARD.

Ton adieu?

ABEILARD.

Le voici : Vivre ou mourir pour le peuple!

BERNARD.

Voici le mien: Malheur à Abeilard!

LES ÉCOLIERS ET LE PEUPLE.

Abeilard! Abeilard! C'est lui, le voilà!

SCÈNE XV.

LES Mêmes, ÉLIE, ÉCOLIERS, GALLUCHET, PEUPLE, puis FULBERT, HÉLOISE, JOCETTE au balcon de la taverne.

ELIE, accourant suivi d'écoliers.

Abeilard! oui... c'est bien lui!... Daniel ne nous avait pas trompés... (Griant.) Abeilard! Abeilard!...

Digitized by Google

LES ÉCOLIERS ET LE PEUPLE.

Abeilard!... Honneur à Abeilard *!

Mes amis, mes amis, que voulez-vous de moi?

Maître, nous allions à votre rencontre sur la route... un hasard nous a remis sur vos traces, et grâce à Dieu et à Daniel, nous arrivons à tems pour vous empêcher d'entrer dans Paris comme un homme ordinaire... Ah! vous n'aurez pas autour de vous les pages, les officiers de notre sire le roi, ni le fastueux clergé de Notre-Dame; mais vous aurez toutes les écoles, c'esta-dire la jeunesse, l'espoir et la lumière de Paris... c'est un cortége que n'aurait ni monseigneur l'évêque, ni le pape, ni le grand Bernard lui-même... (*Criant*.) Allons, bourgeois et manans... ouvrez vos portes, sortez de vos maisons... des fleurs, des tapis, sur le passage d'Abeilard!

LES ÉCOLIERS ET LE PEUPLE.

Ouvrez vos portes, sortez de vos maisons!

(Ils frappent à toutes les portes des maisons voisines **.)

FULBERT, paraissant sur le balcon de la taoerne. Viens, Héloïse, il est là.. (Il lui désigne Abeilard.) Le voici! BERNARD, qui s'est approché d'Abeilard, à demi-voix.

Abeilard, jouis de ton triomphe... mais ce jour aura son lendemain.

(Il s'éloigne.)

TOUS.

(Les écoliers et le peuple affluent autour d'Abeilard comme pour l'accompagner dans Paris. Le rideau tombe sur ce tableau animé.)

* Premier Écolier, Abeilard, Élie, Bernard.

Vive Abeilard!

* Heloïse, Fulbert, Jocette, Galluchet, premier Écolier, Abeilard, Bernard, Élic.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACRE EE.

Une salle de la maison de Fulbert. Au deuxième plan, une porte à gauche du spectateur. Au premier plan, un prie-dieu surmonté d'une vierge. A droite, et sur le dernier plan, la chambre d'Héloise. Au premier plan, une table couverte de manuscrits et de parchemins. Au fond, la porte d'entrée ouvrant sur un vestibule. Cette décoration doit être potite et fermée.

SCÈNE PREMIÈRE.

BARNABÉ, JOCETTE.

(Jocetterange les meubles et Barnabé brosse le velours du pric-dieu. Au lever du rideau, on entend frapper au dehors.)

JOCETTE, appelant.

Barnabé!

RARNARÉ

Hé!

JOCETTE.

Entendez-vous?

BARNABÉ.

Ouoi?

JOCETTE.

On frappe en bas.

BARNABÉ.

Vous croyez?

JOCETTE.

J'en suis sûre.

BARNABÉ, sans se déranger.

Ah!

JOCETTE.

Allez donc ouvrir!

BARNABÉ.

C'est que je tiens le prie-dieu de demoiselle Héloise... Il ne veut pas reluire.

JOCETTE.

Et c'est-elle, peut-être, que vous laissez dehors par la pluie qui tombe à verse... Tenez, j'aurai plutôt fait d'y courir moi-même...

(Elle sort.)

BARNABÉ.

Ca ne peut pas être demoiselle Héloïse... elle est au sermon du père Babylas, qui prêche aujourd'hui sur la fin du monde. Le digne homme n'en était tout-à-l'heure encore qu'au chaos... en voilà iusqu'au souper... Je sais ce que ça dure, le sermon; quand j'étais enfant de chœur, je faisais de fameux sommes. JOCETTE, en dehurs.

Maître Fulbert est sorti.

LARENAUDIE.

Eh bien! je l'attendrai.

JOCETTE.

Mais...

LARENAUDIE.

Mais, pardieu, j'entrerai, ma mie! BARNARÉ.

Cette voix...

SCÈNE II.

JOCETTE, LARNAUDIE, BARNABÉ.

LABENAUDIE,

Croyez-vous donc, mignonne, que je dois être baptisé deux fois? Laisse-t-on un chrétien à la porte par le tems qu'il fait? BARNABÉ.

C'est bien lui! Larenaudie.

LARENAUDIE.

Barnabé!

Tiens!... vous vous connaissez?

C'est mon frère.

JOCETTE.

Alors, c'est différent... Si j'avais su ... je ne vous aurais pas accueilli de la sorte.... Mais maître Fulbert qui travaille m'avait défendu...

LARENAUDIE.

Maître Fulbert est donc chez lui? JOCETTE.

Oui... dans son cabinet.

LARENAUDIE.

Eh bien! allez lui dire que je suis ici... que j'ai à lui parler. Aussi bien je ne suis pas fâché de causer un peu avec ce petit chérubin-là... Voyons... allez m'annoncer, mie Jocette?

JOCETTE.

Vous savez mon nom, c'est fort bien; mais je ne sais pas le vôtre.

LABENAUDIE.

· Larenaudie.

JOCETTE.

Voilà tout?

LARENAUDIE.

Allez donc, ma belle, et puisse toute l'eau dont je suis trempé retomber sur votre tête au jour du jugement dernier!

Amen!

(Jocette sort, poussée par Larenaudie.)

SCÈNE III.

LARENAUDIE, BARNABÉ,

LARENAUDIE, serrant la main de Barnabé dans la sienne. Te voilà donc, mon petit Barnabé, cela me fait du bien de te vois... Vrai!

BARNABÉ.

Et à moi.

LARENAUDIE.

C'est que, vois tu, frère, de tout le genre humain tu es la seule créature que j'aime... la seule que... Mais, comment te trouvé-je ici, quand je te croyais?..

A Notre-Dame, n'est-ce pas? Ma foi! j'ai donné ma démission d'enfant de chœur, vu que j'avais bien assez des burettes et beaucoup trop de la calotte rouge... Comme tu ne revenais pas, je me suis adressé pour changer d'emploi...

A maître Fulbert?

BARNABÉ.

Non... à mieux que ça... à maître Abeilard.

LARENAUDIE.

Oui, je sais qu'il est à Paris.

BARNABÉ.

C'est grâce à lui que tu me retrouves au service de maître Pulbert.

LARENAUDIE.

Il le connaît?

BARNABÉ.

Comment! maître Abeilard est céans comme chez lui; d'abord il y loge, attendu que maître Fulbert l'a prié de donner des leçons à sa nièce ... Pour l'y décider, il lui a offert un gîte ... Et quand maître Abeilard revient du mont Sainte-Geneviève, où toute la jeunesse de Paris va s'instruire et l'écouter... il s'assied là, dans ce grand fauteuil... devant cette table, et demoiselle Héloise reste avec lui deux ou trois heures; il paraît qu'il lui apprend le gree... l'hébreu, et un tas de langues mortes fort jolies.

LARENAUDIE.

Ah! et toi, que fais-tu dans cette maison?

BARNABÉ.

Tout, et pas grand'chose... Tout... parce que je suis entré pour ça... Pas grand'chose, parce que mie Jocette trouve que je suis lent et tout-à-fait à former... Mais elle s'est chargée de mon éducation... et elle me façonne... elle m'a déjà appris bien des choses.

LARENAUDIE.

A la bonne heure!

BARNABÉ.

Je suis incomparablement mieux ici qu'à Notre-Dame... Jocette est bien plus gentille que le lutrin que j'avais toujours devant le nez, et que je chantais sans avoir jamais su lire... Mais, vois-tu, je ne ferai toujours que végéter, tandis que si tu voulais...

LARENAUDIE.

Eh bien?

BARNABÉ.

Je ne te serais plus à charge, je n'aurais pas besoin de servir les autres; mon bon petit frère, si tu m'aimais bien, tu...

LARENAUDIE.

Je...

BARNABÉ.

Tu m'apprendrais ton état.

LARENAUDIE.

A toi?

BARNABÉ.

Je suis sûr que j'aurais des dispositions... Tu me montrerais un peu pendant quelque tems, et ça irait tout seul après.

LARENAUDIE.

Barnabé, je t'ai déjà dit et je te répète encore que mon état ne te convient pas du tout.

BARNABÉ.

Laisse-moi essayer...

LARENAUDIE.

Non... reste dans cette maison; je te recommanderai à maître Fulbert.

BARNABÉ.

Toi?

LARENAUDIE.

Oui... et ma protection vaudra bien celle du docteur Abeilard... Puis, si plus tard tu veux entreprendre un commerce honnête, je te donnerai tout l'argent qu'il te faudra... En atten-

dant, prends cette bourse... tiens! c'est ta part des bénéfices que j'ai faits dans mon voyage.

BARNABÉ.

Dire qu'il a un si bon état et que... Ah! la jolie aumônière! Tiens, frère, il y a du sang sur la broderie.

LARENAUDIE.

Du sang?

BARNABÉ.

Regarde!

LABENAUDIE.

Oui... du mien... je me rappelle... BARNABÉ.

Tu la gardes?

LABENAUDIE.

Oui... oui... je t'en donnerai demain une autre... toute neuve... (A part.) Pauvre garçon, ce sang-là lui porterait malheur peut-être.

BARNABÉ.

Je crois entendre maître Fulbert.

LARENAUDIE.

C'est bien.

BARNABÉ.

Tu ne m'embrasses pas?

LARENAUDIÉ.

Oh! de grand cœur!

BARNADÉ.

Demain, j'irui te voir après vêpres. LARENAUDIE.

Oui, à demain!

SCENE IV.

JOCETTE, LARENAUDIE, BARNABE.

JOCETTE.

Maître Fulbert ne connaît pas votre nom, messire Lare-

LARENAUDIE.

JOCETTE. SOME IL 19 1000 LINE

Cependant il veut bien vous voir.

C'est hemeux !... alors ... a land an 'ang shiduon his mo and is the mean of the state of the same o

busup usand movinou

c'est voire mémoire dui vo

la nuit de la Saint-Eloi

-la Tislagge & DOCETTE , le retenant. Il begiest a int plat : wharman mekesee ! Frod Non... il vient...

Héloïse et Abeilard.

Digitized by Google

LARENAUDIE.

Nous serons ici aussi bien qu'ailleurs.

Le voici.

BARNABÉ, à part.

Je crois que la protection de maître Abeilard me vaudra mieux que celle de Larenaudie.

SCÈNE V.

JOCETTE, FULBERT, LARENAUDIE, BARNABÉ.

FULBERT, bas, à Joeette.

Jocette, emmène Barnabé, et que personne, pas même Héloïse, n'approche de cette chambre!

JOCETTE. -

C'est bien, maître.

(Elle appelle du geste Barnabé.)

BARNABÉ, à mi-voix.

Me voilà! me voilà!

(Us sortent.)

SCÈNE VI.

FULBERT, LARENAUDIE.

FULRERT.

Que me voulez-vous, messire?

LARENAUDIE.

Est-ce que vous ne me reconnaissez pas, maître?

Non.

LARENAUDIE.

Regardez-moi bien.

FULBERT.

Non.

LARENAUDIE.

Par Notre-Dame! vous ne dites pas vrai, mon père. Je comprends qu'il déplaise parfois de se retrouver avec ceux dont on a eu besoin... il est certains instrumens qu'on voudrait pouvoir briser quand on s'en est servi; mais j'ai ma fierté aussi, moi, et je n'aime pas qu'on me méconnaisse... Si c'est votre mémoire qui vous trahit, je vais l'aider... Pendant la nuit de la Saint-Eloi, les échos du faubourg de Paris ont été troublés par un bruit inaccoutumé... Cette nuit-là, un vieillard est venu frapper à la porte d'un assassin, et du doigt lui a désigné une victime... Le vieillard s'appelait Fulbert; l'assassin, Larenaudie; la victime, Daniel Gautier!

FULBERT.

Plus bas! plus bas!

LARENAUDIE.

Ah! la mémoire vous revient... à la bonne heure! (Il lui frappe sur l'épaule; mouvement de Fulbert.) Eh! pourquoi cette grimace dédaigneuse?... Nous nous valons, maître; tuer avec de l'or ou avec du fer, c'est toujours tuer, et je ne pèserai pas plus que vous dans la grande balance du Très-Haut.

FULBERT,

Assez!... tu as été payé, nous sommes quittes.

Non.

FULBERT.

Comment?

LARENAUDIE.

Je suis votre débiteur.

FULBERT.

Toi?

LARENAUDIE.

De trente livres parisis... c'était le prix du sang de Daniel Gautier.

FULBERT.

Eh bien?

LARENAUDIE.

Et Daniel Gautier existe.

FULBERT.

Que dis-tu là?

LARENAUDIE.

La vérité... Une espèce de miracle l'a sauvé, au moment où j'allais le frapper; et comme je n'ai pas gagné votre argent, je vous le rapporte.

FULBERT.

Il existe? lui! Daniel! Oh! cependant depuis son départ... depuis plus d'un mois, je n'en ai pas entendu parler... j'espérais...

LARENAUDIE.

Il se peut qu'une bonne maladie ou qu'un mauvais médecin vous en ait débarrassé; mais je n'aurais pas pour cela plus de droits à vos trente livres parisis, et vous les auriez depuis long-tems, si une affaire importante ne m'avait appelé dans le duché de Bourgogne.

FULBERT.

Eh! garde cet argent... (A part.) Il existe!

(Il va s'asseoir à droite, près de la porte *.)

^{*} Larenaudie, Fulbert.

LARENAUDIE.

Soit, je le garde, mais à une condition... La première fois qu'un pauvre diable d'étudiant, un mal avisé d'échevin, ou tout autre enfin, vous viendra demander la main de la belle des belles... de votre Héloïse, vous vous adresserez à moi, de préférence à un autre, n'est-ce pas?

FULBERT.

Que veux-tu dire?

LARENAUDEE.

Je n'aurai pas toujours un serment entre ma dague et la poitrine que vous me désignerez... et je vous promets que cette fois votre argent sera bien gagné.

FULBERT.

Misérable! tu oses penser...

LARENAUDIE.

C'est que je sais le cœur de l'homme comme vous savez votre Pater.

FULBERT.

Si tu sais lire dans le cœur, tu dois trembler maintenant, car j'ai jaré d'étouffer de mes deux mains l'imprudent qui me devinerait.

LARENAUDIE.

Oh! certes, si tuer un homme ne saisait ni bruit ni scandale, je serais déjà mort... mais je ne crains rien.

FULBERT, se levant.

Tu crois que je te laisserai vivre, toi, qui as mon secret?

Oui... A quoi vous servirait de me tuer, quand vous aurez la certitude que votre secret ne sortira jamais de mon sein?... Ecoutez, maître Fulbert, je vous ai dit tout cela parce que j'ai un marché à vous proposer... La fortune est changeante... je puis rencontrer demain une cuirasse là où je croirai trouver une poitrine nue... enfin, je puis recevoir la mort au moment de la donner, et après moi je laisserai sans ressource, sans appui, un être que j'aime.

FULBERT.

Tu aimes, toi?

LARENAUDIE.

Oui... que j'aime comme une mère aimerait son unique enfant. Sur une seule tête, j'ai amassé tout ce que la nature, m'a mis de tendresse au cœur. Vous êtes riche, vous... vous pouvez assurer l'avenir de cet enfant; faites cela, maître, et Larenaudie vous appartiendra corps et ame... Où vous lui direz d'aller, il ira... qui vous lui direz de frapper, il frap-

pera... et en otage il vous laissera tout ce qu'il aime. Voyons, acceptez-vous ce marché?

FULBERT.

A quelle personne peux-tu donc t'intéresser à ce point?

LARENAUDIE.

Je vous l'ai dit... à un enfant... à mon frère, enfin... à ce petit Barnabé que vous avez accueilli chez vous.

FULBERT, après un silence, à part.

C'est pour un frère! (Haut.) Je lui ferai du bien.

Vous consentez?

FULBERT.

Oui... mais écoute à ton tour. Tu m'as dit qu'un serment seul avait retenu ton bras levé sur Daniel?

LARBNAUDIB.

C'est vrai.

FULBERT.

Eh bien! il me faut un serment aussi à moi; mais un de ces sermens qu'aucun chrétien n'oscrait violer... Tu vas me suivre.

LARENAUDIE.

Où donc?

FULBERT.

A Notre-Dame... Là, tu t'agenouilleras, tu poseras tes deux mains sur l'autel; et par serment tu m'engageras ta vie et celle de ton frère, ten salut et celui de ton frère, en garantie de ton silence.

LARENAUDIE.

Engager le salut de mon frère!.. Je le ferai, car je n'ai jamais manqué à ma parole.

FULBERT.

Et quel que soit un jour celui que je te désignerai..

LARENAUDIE.

Quel qu'il soit, dès que vous l'aurez condamné, il mourra.

C'est bien... partons!... qui t'arrête?

LARENAUDIE.

Rien... Je me disais seulement: Voilà un bourgeois de la Cité aussi puissant que notre roi Louis; car, ainsi que vous, le roi n'a qu'un bourreau à ses ordres.

FULBERT.

Attends! (Il va ouvrir la porte.) Jocette, dis à Barnabé de monter.

LARENAUDIE.

Qu'allez-vous faire?



SCÈNE VII.

JOCETTE, BARNABÉ, FULBERT, LARENAUDIE.

JOCETTE.

Voici Barnabé.

FULBERT.

Mon garçon, à la recommandation de ton excellent frère, je m'engage à te garder toujours chez moi; en outre, je t'assure dès aujourd'hui, par acte et pour toute ta vie, un revenu de soixante livres parisis.

BARNABÉ.

Soixante livres parisis, à moi!

FULBERT.

Est-ce assez, Larenaudie?

LARENAUDIB.

Est-ce assez, Barnabé?

BARNABÉ.

Miséricorde!.. mais je serai riche, très-riche avec ça, n'est-ce pas, Jocette? comment ai-je mérité?...

FULBERT.

Tu dois tout à ton frère... Allons, Larenaudie.

LARENAUDIE, à mi-roix.

Eh bien! garçon, ma protection vaut bien celle d'Abeilard, hein? (A part.) Que le diable sasse à présent de moi ce qu'il voudrá.

(Il sort avec Fulbert.)

SCÈNE VIII.

JOCETTE, BARNABÉ.

BARNABÉ.

Soixante livres parisis!

JOCETTE.

Je n'en reviens pas!.. et maître Fulbert disait ne pas connaître votre frère?

BARNABÉ.

Oh! c'est un fameux homme, mon frère!

JOCETTE.

Mais qu'est-ce que c'est que votre frère? a-t-il un état?
BARNABÉ.

S'il a un état? je crois bien, et un fameux état.

JOCETTE.

Enfin, quel est-il?

BARNABÉ.

Voilà... il n'a jamais voulu me le dirc. A présent, ça m'est

égal, je suis riche, et je ne veux plus rien faire, que mon éducation avec vous, mie Jocette.

(On frappe deux coups.)

JOCETTE.

Chut! on ouvre la porte.

BARNABÉ.

Voilà demoiselle Héloise.

SCÈNE IX.

HÉLOISE, JOCETTE, BARNABÉ.

(Elle est pale, agitée, et semble vouloir cacher son émotion; elle donne à Jocette sa mante et son voile.)

HÉLOISE.

Mon oncle?..

BARNARÉ.

Est sorti.

HÉLOISE.

Et maître Abeilard?

JOCETTE.

N'est pas encore rentré.

HÉLOISE.

C'est bien... Jocette, va m'attendre dans ma chambre.

(Jocette sort par la porte de droite et Barnabé par le fond.)

SCÈNE X.

HÉLOISE, seule, tombe sur un fauteuil.

Fatale-imprudence! mon oncle l'apprendra... tout-à-l'heure. à la montagne Sainte-Geneviève, j'ai été reconnue... Comme ils riaient tous, ces jeunes écoliers, en voyant une femme au milieu d'eux!... J'ai voulu fuir... trop tard... ils me suivaient... et au détour de la rue de la Harpe, l'un deux... l'insolent!... osa soulever mon voile. « C'est elle... c'est bien elle... la nièce de maître Fulbert! » et de ses bras il enlacait les miens... et ses lèvres hardies allaient toucher les miennes... lorsque toutà-coup je me trouvai libre.... Eperdue, je m'échappai, sans oser même jeter après moi un regard de reconnaissance à mon libérateur... Ah! mais j'étais solle d'aller ainsi au milieu de cette soule... C'est qu'à tout prix je voulais le voir, l'entendre!... Qu'il était beau! quelle inspiration dans ses yeux! quelle éloquence dans sa parole! avec quel religieux silence on l'écoutait parler!... puis quelles bruyantes acclamations lui répondaient! Et moi, que j'étais heureuse et sière! Ces applaudissemens, ces éloges, ce triomphe, tout m'allait au cœur... Abeilard, tu ne sauras jamais ce que dans ce jour Héloise a

ressenti de bonheur et de joie!.. Oh! non .. ni mes yeux ni ma bouche ne trahiront le secret de mon ame... Si par malheur cet amour que je cache, que j'étouffe, brisait ses entraves et s'échappait, je serais perdue... car cet amour serait du délire... car Abeilard serait un Dieu auquel je sacrifierais tout... O divine Marie! prenez-moi en pitié!... quand il est là... près de moi... quand je me sens faible, c'est vers vous que je porte mes regards pour les détourner de lui... Ne souffrez plus, quand je suis agenouillée devant votre sainte image, ne soufrez plus que ma pensée, qui devrait s'élever vers vous, redescende du ciel pour voler vers lui!.. O divine Marie! vous m'abandonnez, je le vois; car, en ce moment encore, je vous parle, et c'est à lui que je pense.

(Héloïse est à demi-couchée sur son prie-dieu, et ne voit pas Abeilard qui entre.)

SCÈNE XI.

HÉLOISE, ABEILARD.

ABEILARD, à part.

C'était bien elle!

HELOISE, se levant.

Le voilà!

ABBILARD, avec contruinte.

Vous m'attendiez, Héloise; l'heure de notre leçon est passée... pardonnez-moi ce retard... un événement assez extraordinaire m'a retenu.

HELOISE, vivement.

Vous serait-il arrivé quelque malheur?

ABEILARD.

Non... rassurez-vous... Nous allons réparer le tems que je vous ai fait perdre. (Il se dirige vers la table sur laquelle Jocette a jeté la mante et le voile d'Héloïse, et, apercevant ces objets, il dit à part : C'est bien cette mante... ce voile!...

HELOISE, qui a pris un des parchemins qui étaient sur la table, et s'estassise sur un tabouret, à quelque distance d'Abeilard.

Je suis prête.

ABEILARD.

Ce n'est pas ainsi que vous vous placez d'ordinaire.

(Après un moment d'hésitation, Héloïse se lève et vient placer son tahouret tout près d'Abeilard, de telle sorte que son manuscrit est appuyé sur le genom de son maître. Moment de silence.)

HÉLOISE.

Comme vous êtes pale, abattu!... Souffrez-vous, maître Abeilard?

ABEILARD.

Non.

HÉLOISE, à part.

Comme il me regarde! (Haut.) Vous me lisiez hier le deuxième livre des Fastes d'Ovide.

(Elle lui présente le manuscrit.)

ABEHLARD, avec préoccupation.

Oui... je me souviens... (Posant le manuscrit sur la table, sans quitter Héloïse des yeux.) Vous êtes sortie aujourd'hui?

HÉLOISE.

Oui... je suis allée à Notre-Dame.

ABEILARD, même jeu.

A Notre-Dame, seulement?

néloise, hien bas.

Pas ailleurs.

(Moment de silence.)

ABEILARD.

Jocette était avec vous?

HELOISE.

J'étais seule.

ABEILARD.

Vous portiez cette mante et ce voile?

HÉLOISE.

Je les portais... (A part.) Oh! m'aurait-il aperçue?

Sans doute, prosternée dans le saint temple, vous avez, comme moi, oublié l'heure de notre travail; car vous rentrez, à ce qu'on m'a dit?

HÉLOISE, bas.

C'est vrai.

ABEILARD.

Il ne vous est rien arrivé?

HÉLOISE, has.

Ricn... (A part.) Pardonnez-moi ce mensonge, mon Dieu; mais je ne veux pas qu'il soupçonne...

(Moment de silence.)

ABEILARD.

Je vous disais tout-à-l'heure qu'un événement étrange m'avait retenu... Héloise, voulez-vous que je vous le raconte?...

HÉLOISE.

Je suis toujours heureuse de vous entendre.

ABEILARD, lui prenant la main.

Pourquoi votre main tremble-t-elle?

 $\mathsf{Digitized}\,\mathsf{by}\,Google$

HÉLOISE.

C'est que vous ne m'avez jamais parlé avec ce ton sévère... C'est que, pour la première fois, j'ai peur près de vous.

ABEILARD.

Peur!... Allons, enfant, rassurez-vous, et écoutez-moi. Tout-à-l'heure, rue de la Harpe... Pourquoi tressaillez-vous?

Oh! ce n'est rien... Vous disiez que...

ABEILARD, ne quittant pas Héloise des yeux.

Rue de la Harpe, une jeune fille se débattait entre les mains de plusieurs écoliers, qui, pensant que cette femme, seule et voilée, courait à quelque galante aventure, ne lui épargnaient ni railleries, ni brocards... Un d'eux, plus hardi, lui prit les deux mains, et, lui jetant un baiser au visage, voulait l'entraîner... Quand un homme qui avait cru reconnaître la jeune fille, et qui de loin l'avait suivie, s'élança sur l'insolent, et, le frappant au front, lui rendit insulte pour insulte.

HÉLOISE, s'oubliant.

Ah! cet homme, c'était donc vous?

ABEILARD.

Oui... mais devinerez-vous aussi bien quelle était cette femme? d'où elle venait? où elle allait? Oh! il fallait qu'elle fût bien imprudente, bien folle, pour s'aller ainsi jeter seule au milieu des dangers et des vices de ce Paris si vaste et si corrompu... ou si sa tête n'était pas perdue, son cœur la guidait donc? car il y avait là de la folie ou de l'amour... Oh! quelqu'un qui aurait suivi la jeune fille ne l'aurait pas vue s'agenouiller pieusement devant un saint autel à Notre-Dame; mais l'aurait aperçue se glissant furtivement le long des rues étroites et obscures de la Cité, se détournant à chaque rencontre, opposant son voile à chaque regard... Qui l'aurait suivie toujours se serait arrêté sans doute au seuil d'une porte que la jeune fille aurait refermée sur elle; et qui aurait approché l'oreille de cette porte aurait entendu des sermens où des soupirs d'amour... N'est-ce pas, Héloïse, n'est-ce pas?

HÉLOISE.

Oh! vous avez reconnu cette femme, et vous l'accusez, vous! et vous dites vrai pourtant... Oui, elle se cachait, elle évitait les regards; car elle avait honte de ce qu'elle faisait, et qui l'aurait suivie se serait arrêté avec elle au mont Sainte-Geneviève... Là, on l'aurait vue, oubliant tout, la raison, la prudence, la pudeur même, se mêler aux flots de tout un peuple pour entendre un homme, la gloire et la lumière de son siècle.

ABEILARD.

Il se pourrait?

HÉLOISE.

Et pour quel autre qu'Abeilard Héloïse pouvait-elle être à ce point imprudente et folle? pour quel autre pouvait-elle ainsi tout sacrifier?

ABEILARD, s'approchant d'Héloïse et l'enlaçant de ses bras.

Héloïse! Héloïse!

HELOISE, se débarrassant, courant à sa table et saisissant un manuscrit.

Mon oncle!

SCÈNE XII.

HELOISE, FULBERT, ABEILARD.

FULBERT.

J'allais monter chez vous, maître Abeilard; car l'heure que vous donnez d'ordinaire à ma nièce est passée depuis long-tems.

HÉLOISE, à part.

Mon trouble va me trahir.

FULBERT, à Abeilard.

J'ai à vous parler. (A Héloïse.) Mais qu'as-tu donc, Héloïse? - comme tu parais agitée!

ABEILARD.

La leçon, peut-être, s'est trop prolongée.

FULBERT.

En effet, il est tard... Jocette t'attend pour certains ordres qu'elle ne reçoit ordinairement que de toi... va la trouver, mon enfant, puis rentre chez toi de bonne heure; tu ne prends pas assez soin de ta santé... Comme te voilà pâle!... Sa main est glacée et son front brûlant!... Souffres-tu, ma fille?... oh! parle... j'irai moi-même jusque chez le docteur Sandrin... je te l'amènerai.

HÉLOISE.

Oh! c'est inutile, mon oncle; maître Abeilard vous l'a dit, un peu de fatigue, voilà tout... Je vais trouver Jocette. (Revenant.) Vous m'aimez toujours bien, n'est-ce pas, mon oncle?

Si je t'aime!... toi, mon enfant, mon espoir, ma vie!... toi!

(Il l'embrasse.)

HÉLOISE.

Oh! merci de votre tendresse, mon oncle; votre nièce n'en sera jamais indigne. (*Regardant Abeilard*.) Dieu ne le permettra pas.

(Elle sort par la porte de gauche, reconduite par Fulbert.)

SCÈNE XIII.

FULBERT, ABEILARD.

"ABEILARD, à parl.

Elle m'aime, elle m'aime!

FULBERT, suivant Héloïse du regard.

Quel trésor que cet enfant! Dites, Abeilard, n'est-il pas affreux de se le voir enlever?... ne suis-je pas bien malheureux de perdre cet ange?

ABEILARD.

Que voulez-vous dire?

FULBERT.

Oh! vous ne comprendrez pas cela non plus, vous, homme de science, d'ambition et d'avenir, vous restez étranger aux faiblesses de notre misérable humanité; mais moi, déjà vieux, moi qui suis arrivé au but, j'ai concentré désormais toutes mes joies, toutes mes espérances, toute ma vie dans un seul sentiment, ma tendresse pour Héloïse... Un avare n'est pas plus jaloux de son trésor... Et je le perds... et on me l'enlève!

Qu'entends-je?

FULRERT.

Je ne vous ai pas parlé de cela, parce qu'un moment j'ai pu espérer; mais aujourd'hui... Voilà quel était le sujet de l'entretien que je désirais avoir avec vous... Mon ami, j'ai promis la main d'Héloïse, et, d'un moment à l'autre, on viendra réclamer l'exécution de ma promesse.

ABEILARD.

Vous avez promis sa main?... c'est impossible!

FULBERT.

Il l'a fallu.

ABEILARD.

Héloïse refusera.

FULBERT.

Elle a consenti.

ABEILARD.

Elle?

FULBERT.

Et pourtant, c'est en elle que je mets mon dernier espoir... Abeilard, vous avez un grand empire sur son esprit.

ABEILARD, à part.

Elle a consenti!...

FULBERT.

Parlez-lui de ce projet... dites-lui qu'il ne l'aimait pas, cet

homme qui, depuis plus d'un mois, n'a pas reparu, quand huit jours suffisaient pour son voyage.

ABEILARD, à part.

Et je croyais être aimé!

FULBERT.

Dites-lui cela, Abeilard; ajoutez encore qu'un père ne chérirait pas plus son enfant... que je ne survivrai pas à notre séparation... dites-lui que près de moi elle sera heureuse... que ses désirs, ses caprices, seront des ordres; dites-lui enfin que je paierai son refus du prix qu'elle demandera. Je suis riche... les perles les plus précieuses, les diamans les plus purs, je les lui donnerai... fussent-ils à la couronne de France, je les en arracherais pour les lui offrir ... Vous lui direz tout cela, n'est-ce pas? (A part.) Puisque ce Larenaudie ne peut pas tuer Daniel.

SCÈNE XIV.

FULBERT, BARNABE, ABEILARD.

BARNABÉ.

Pardon, maître Fulbert, mais il y a là, dans votre cabinet, un homme qui demande à vous parler, il vient de Nantes, et a, dit-il, un message à vous remettre.

FULBERT.

De Nantes?... c'est bien de Nantes que tu as dit?

Oui , maître.

FULBERT.

Viens vite alors.

ABEILARD.

Qu'avez-vous donc, maître Fulbert, et que vous fait ce message?

FULBERT.

Vous n'avez donc pas entendu, ce message vient de Nantes.
ABELLARD.

Eh bien?

FULBERT.

Eh bien! c'est à Nantes qu'est allé Daniel.

(Il sort suivi de Barnabé.)

SCÈNE XV.

ABEILARD, seul.

Daniel... toujours Daniel... toujours ce nom maudit!... Daniel, il vient chercher sa fiancée, sans doute, oh! mais entre elle et lui s'élève à présent l'amour d'Abeilard... Héloïse, Héloïse... comme tu m'as trompé!

 $\mathsf{Digitized}\,\mathsf{by}\,Google$

SCENE XVI.

ABEILARD, HÉLOISE.

HÉLOISE, rentrant par la porte de droite.

Que vois-je?... vous ici, maître Abeilard, à cette heure?

Oui, je vous ai attendue.

HÉLOISE.

Quel regard!

ABEILARD.

Je voulais être le premier à saluer de mes vœux la fiancée de Daniel Gautier.

HÉLOISE.

Vous savez?...

ABEILARD.

Je sais que de vos lèvres il n'est sorti que mensonges ou railleries amères.

HÉLOISE.

Abeilard...

ABEILARD.

Ces yeux si beaux, cette voix si douce, ces paroles si tendres, tout cela n'était que piége et perfidie... Héloïse... oh! parle-moi... regarde-moi... pour que je doute encore.

HÉLOISE.

Abeilard, retirez-vous... je ne puis, je ne dois pas vous entendre.

ABEILARD, la retenant.

Il le faut pourtant.

HÉLOISE.

Que faites vous? Abeilard, vous aurez pitié d'une pauvre femme qui n'a que des prières et des larmes pour se défendre.

ABEILARD.

Oh! n'accuse que toi... jusqu'à présent n'avais-je pas imposé silence à mon amour.... Ce matin encore, Héloise était pour moi un ange de candeur et de pureté... j'aurais craint de te flétrir en prononçant ce seul mot: Je t'aime... Mais tu as brisé toi-même l'autel que je t'avais dressé, l'ange s'est évanoui, la femme alors m'est apparue, et cette femme se jouait des souffrances qu'elle avait devinées, attisait par de perfides regards, par de faux semblans d'amour, ce feu qui me dévorait; pour que la blessure fût mortelle, elle a retourné le poignard dans la plaie, elle y a exprimé goutte à goutte le poison de l'espoir; car sa bouche, ses yeux, disaient: Je t'aime,

et son cœur était pour un autre, et sa main était promise à un autre!

HÉLOISE.

Oh! c'est trop souffrir aussi, mon Dieu; pour que je résiste il fallait me donner de la force, et mon cœur défaille, et mon cœur se perd!... Abeilard, je te pardonne; car cet amour insensé, furieux, désespéré, je le comprends; car il est là, dans ce cœur; car il m'embrase de tous les feux qui te dévorent.

ABEILARD.

Il serait vrai?... oh! tu me trompes encore.

HÉLOISE.

Regarde-moi, et tu ne douteras plus... Abeilard, on m'a élevée dans la crainte de Dieu et l'observance de mes devoirs... Eh bien! l'aspect même de cette sainte image ne me ferme point la bouche: religion, devoir, j'oublie tout, Abeilard est à présent tout pour moi; car je t'aime: entends-tu bien? je t'aime et n'aime que toi.

ABEILARD.

Oh! mon Héloïse!

HÉLOISE.

Tu ne doutes plus de ce que je te dis, n'est-ce pas?... Tu comprends qu'une femme aimée d'Abeilard mourrait de douleur en passant aux bras d'un autre? A toi, je ne puis préférer que Dieu, et c'est à Dieu que je me donne; demain l'abbaye d'Argenteuil se refermera sur Héloise.

ABEILARD.

Tu m'aimes, et tu veux me dire un éternel adieu?... ah! tu as trop présumé de mes forces, des tiennes!... Hier, j'aurais pu consentir à me séparer de toi, à ne plus te voir! mais aujour-d'hui... mais à présent...

HÉLOISE, s'éloignant de lui.

Arrête, malheureux, si tu m'aimes, ne me déshonore pas; si tu m'aimes, ne me fais pas infâme!...

(Elle se jette dans sa chambre dont elle referme la porte.)

FULBERT, au dehors.

Abeilard! Abeilard!

SCÈNE XVII.

FULBERT, ABEILARD.

FULBERT, dans la plus grande agitation, une lettre à la main. Mes pressentimens ne m'avaient pas trompé, elle était de lui cette lettre... tenez, tenez...

ABEILARD, à part.

De Daniel!... il revient?

FULBERT, jetunt la lettre.

Demain.

ABBILARD, aperceoant la clef qui est restée à la porte de la chambre d'Héloïse, l'en arrache.

Demain! cette clef! il arrivera trop tard!

(Tableau.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACRE RESA

Le théatre représente une bibliothèque ouvrant dans le fond sur une vaste galerie, par une large porte vitrée et en ogive. A droite du spectateur, deux portes qui conduisent, l'une, sur le premier plan, à la chambre d'Héloise; l'autre, sur les derniers plans, à la chambre de Jocette. A gauche, sont des rayons garnis de livres et de manuscrits. Dans le fond, de chaque côté de la porte vitrée, sont deux corps de bibliothèque; au milieu des rayons de gauche est une porte secrète ayant en relief, sur ses panneaux, des dos de livres simulés de manière à ce que l'on croie qu'il n'y a que des livres sur toas les rayons de ce côté, et que l'on ne souponne pas la porte. La porte vitrée du fond se masque à volonté par un rideau de damas à ramages.

SCÈNE PREMIÈRE.

BARNABÉ, puis JOCETTE.

(Au lever du rideau il ne fait pas encore jour; à travers le vitrage de la porte du fond dont le rideau est ouvert, on aperçoit Barnabé qui va et vient sur la galerie et qui a l'air de regarder de tous côtés, à l'aide d'un petit falot qu'il tient à la main. Puis Barnabé s'approche de la porte, et il l'examine avec soin; enfin on le voit qui remarque avec surprise une vitre qui manque.)

BARNABÉ.

Une vitre enlevée! est-ce que ce serait le mécréant que j'ai cru entendre qui aurait fait ça? mais pourtant la porte est encore fermée en dedans. (On l'entend qui secoue la porte.) Ah! une idée! si par cè trou-là on avait pu atteindre la clef qui reste toujours à la serrure? Voyons ça.

(il passe son bras par le trou de la vitre enlevée, et de la main il cherche à faire jouer la serrure ; en ce moment Jocette sort de chez elle avec une lumière à la main.)

JOCETTE.

Je ne sais pas si je mesuis trompée, mais tout-à-l'heure il m'a semblé qu'on marchait dans cette galerie. BARNABÉ, qui a retiré son bras.

Oui, sans doute, la clé tourne à volonté.

JOCETTE, sans voir Barnabé.

Ah! mon Dieu!.. mais c'est comme une lumière qu'il y a derrière la porte.

BARNABÉ, apercevant Jocette, et sans la reconnaître.

Qu'est-ce que j'aperçois là-bas?

JOCETTE, apercevant Barnabé qui passe son bras à travers la vitre cassée.

Un bras, qui passe à travers la porte! Ca ne peut être qu'un pleur.

En entendant le bruit de la porte qui s'ouvre en ce moment, elle pousse un cri, et tombe sur ses genoux.)

BARNABÉ, entrant.

Ah! ah! à nous deux à présent!

JOCETTE, sans lever les yeux.

Grâce... grâce!

BARNABÉ, qui a reconnu Jocette.

Jocette!

JOCETTE, le reconnaissant.

Barnabé!

BARNABÉ.

Comment! c'est vous? Ah ça! mais qu'est-ce que vous avez donc à courir comme ça dans la maison avant le jour?

JOCETTE.

Et vous donc? quelle idée de se lever la nuit, de marcher dans la galerie tout le long de ma chambre pour me réveiller et me faire peur?

BARNABÉ.

C'est que, voyez-vous, il m'avait semblé que quelqu'un avait marché dans cette galerie; mais j'ai visité partout, et je n'ai pas découvert l'ombre d'un être malfaisant. Pourtant j'ai vu quelque chose d'extraordinaire.

JOCETTE.

Quoi donc?

BARNABÉ.

Il manque une vitre à cette porte, et en allongeant le bras, on peut faire jouer la serrure comme on veut.

JOCETTE.

Vraiment?

BARNABÉ.

Venez voir. (Ils vont tous deux à la porte du sond.) Tenez, voilà où la vitre manque.

JOCETTE.

Là?... Oh! alors personne n'a fait sauter cette vitre à mauvaise Héloïse et Abeilard.

intention. C'est moi qui l'ai cassée en fermant la porte hier au soir.

BARNABÉ.

Alors, je suis plus tranquille. C'est qu'il ne serait pas impossible qu'une nuit ou l'autre on eût l'idée de venir ici enlever le livre de maître Abeilard. Vous savez bien ce fameux livre qui est là, sous double clef, et qui est condamné à être brûlé par la main du bourreau. Comme messeigneurs du concile de Soissons se doutent que, s'ils font exécuter leur sentence, il y aura émeute et soulèvement dans la ville, ils sont capables de... Une fois le livre en leur pouvoir, ils se moqueraient du reste. Easin, il n'en est rien, car tout est à sa place ici... Mais dites donc, mie Jocette, voilà le jour, ça n'est pas la peine de retourner se coucher. Si vous voulez, nous allons tout disposer pour le déjeuner de nos maîtres?

JOCETTE

Ce n'est pas l'embarras, ça sera toujours ça de fait *.

BARNABE, tout en plaçant un plateau d'argenterie sur une table.

En voilà-t-il de belles pièces d'argenterie! est-on heureux d'être riche!.. A propos, savez-vous que si j'avais voulu, moi, j'aurais pu gagner hier une bourse pleine d'or?

JOCETTE.

· Vous?.. à quoi faire?

BARNABĖ.

Je n'avais qu'à ouvrir la bouche et fermer les yeux. Voilà... messire Daniel Gautier... vous savez bien ce jeune homme qui devait épouser demoiselle Héloïse, et qui, après être resté trois mois malade à Nantes, s'est dépêché de se rétablir pour venir ici se faire refuser?

JOCETTE.

Sans doute... après?

BARNABÉ..

Hier, il m'a rencontré sur le Parvis... Il est venu à moi, et m'a fait une foule de questions. Pour tout au monde, disaitil, il veut savoir si l'outrage qu'il a reçu lui est venu de l'oncle ou de la nièce. Là-dessus, je n'ai rien pu lui dire. Il m'a demandé ensuite si maître Fulbert n'avait pas l'habitude de déjeuner chaque matin tête-à-tête avec sa nièce. Je lui ai répondu que oui; qu'ils déjeunaient tous deux dans la bibliothèque, et qu'ils étaient toujours seuls. Là-dessus, il m'a proposé tout ce qu'il avait de livres parisis dans sa bourse, et il y en avait beaucoup, pour l'introduiredans la maison et le cacher dans la bibliothèque.

^{*} Jocette, Barnabé.

JOCETTE.

Vous avez refusé?

BARNABÉ.

Net... et je me suis même sauvé bien vite pour ne plus voir son argent, qu'il faisait briller devant mes yeux, et qui me donnait comme des éblouissemens.

JOCETTE.

Chut! j'entends demoiselle Héloïse.

SCÈNE II.

LES MÉMES, HÉLOISE.

Barnabe.

O mon Dieu! mon Dieu! cette aumônière serait-elle perdue? (Apercevant Jucette et Barnabé.) Ah! Jocette, Barnabé! là... dans cette bibliothèque... mon aumônière? ne l'avez-vous pas vue?

BARNABÉ.

Votre aumônière?

HÉLOISE.

Oh! cherchez, je vous en prie. (Tout en cherchant.) C'est celle que je portais hier au soir quand je suis allée au salut à Notre-Dame.

JOCETTE.

Je ne la vois pas.

BARNABÉ.

Ni moi.

HÉLOISE.

C'est bien... laissez-moi.

(Jocette et Barnabé sortent par le fond.)

SCÈNE III.

HÉLOISE, pais ABEILARD.

HÉLOISE.

Ah! si cette aumonière était perdue... perdue avec cette fatale lettre!.. Tout se dévoilerait, et ma honte alors serait éternelle... On vient... c'est mon oncle, sans doute. Remettonsneus. (Apercevant Abeilard qui entre du fond.) Ciel! c'est vous? (Courant à lui.) Vous?

ABEILARD.

Oui... Votre oncle ne déjeunera pas avec vous aujourd'hui.

Pourquoi?



ABEILARD.

Il est sorti ce matin pour aller chez le grand vicaire de Notre-Dame, qui l'a fait prier de passer chez lui sans délai.

HÉLOISE.

Et savez-vous l'objet de cette invitation si pressante?

ABEILARD.

Il s'agit sans doute de l'arrêt du concile de Soissons. Ainsi que beaucoup d'autres, le grand-vicaire pense que le peuple ne laissera pas brûler mon livre, et, par l'intermédiaire de maître Fulbert, il se flatte peut-être de m'amener à une démarche qui terminerait cette misérable affaire... Mais qu'avez-vous, Héloïse? vous cachez mal votre émotion. N'êtes-vous donc pas heureuse de nous voir aujourd'hui plus tôt et plus long-tems que de coutume?

HÉLOISE.

Mon ami, je ne puis vous laisser ignorer mes craintes, mes tourmens.

ABEILARD.

Que voulez-vous dire?

HÉLOISE.

Cette lettre si tendre, si pleine d'amour que vous m'avez écrite hier...

ABEILARD.

Eh bien?..

HÉLOISE.

Eh bien! je tremble de l'avoir perdue.

ABEILARD.

Juste ciel!.. oh!il faut la retrouver, Héloïse!.. il le faut... car si elle tombait entre les mains de votre oncle!..

HÉLOISE.

Oh! alors, malheur! malheur sur nous... Mais aussi, pourquoi avez-vous tant tardé à lui ouvrir votre cœur?

ABEILARD.

Pourquoi?.. tu me demandes pourquoi je ne lui ai pas encore appris et notre amour et nos sermens d'être toujours l'un à l'autre? mais c'est qu'il te chérit comme le plus tendré des pères chérirait son enfant... c'est qu'il n'est heureux qu'auprès de toi... c'est qu'il ne pense qu'avec la plus vive douleur au moment où il devra céder à un autre ses droits à ta tendresse... c'est qu'enfin il est prudent, indispensable, de ne l'amener que peu à peu au sacrifice que je veux lui imposer.

HÉLOISE.

Oh! quoi qu'il puisse arriver, je suis à vi... entends-tu bien, Abeilard? à toi pour toujours!

ABEILARD.

Chère Héloïse! que tu me rends heureux et fier! Aimé de toi! de toi, si belle! de toi, dont le cœur est resté vierge de tendresse jusqu'au jour où j'ai su te plaire... car jamais tu n'as aimé que ton Abeilard.

HÉLOISE..

Jamais un autre...

ABEILARD.

Oh! je le sais... tu me l'as dit... je suis ton premier, ton unique amour! Mais, vois-tu, malgré cette assurance, malgré cette conviction, il y a un homme sur la terre qui fait obstacle à mon bonheur. Ce Daniel Gautier avait sollicité et obtenu ta main.

HÉLOISE.

J'obéissais à mon oncle.

ABEILARD.

Sans doute, tu n'aimais pas cet homme... mais il t'aimait, lui... il t'aime encore... oui... car depuis huit jours qu'il est à Paris, et malgré ton irrévocable refus, il ne cesse de suivre partout tes pas, d'épier tes démarches, de chercher toutes les occasions de te parler. Ah! il faut que cela cesse, et cela cessera!

Abeilard!

ABEILARD.

Non! je ne veux pas qu'il y ait au monde un autre que moi qui ose t'aimer. Je ne veux pas de rival, et la première fois... j'y suis bien résolu, la première fois que je verrai Daniel, je le provoquerai, je le tuerai comme un ennemi de mon repos et de ma tranquillité.

DANIEL, s'élançant de la bibliothèque du fond.

Eh bien! me voilà! j'accepte ton défi.

HÉLOISE , éperque .

Ah!

ABEILARD.

Daniel!

SCÈNE IV.

HELOISE, DANIEL, ABEILARD.

DANIEL.

Marchons, Abeilard, marchons!

ABEILARD, courant à lui.

Mais ce n'est pas toi... toi, Daniel Gautier?

Lui! dans cette maison!

DANIEL.

Oh! c'est bien moi qui voulais à tout prix connaître l'auteur de l'affront que j'ai reçu... Je soupçonnais Fulbert... et je me suis introduit furtivement ici... ici où je savais que tous les matins il reste une heure seul avec sa nièce. Mais Fulbert était innocent, car Abeilard était le coupable.

ABEILARD.

Malheureux!

HÉLOISE, à part.

Il a tout entendu.

ABEILARD.

Mais ce que tu as fait là, le sais-tu? ce que tu as fait là c'est l'action d'un infame... S'introduire furtivement la nuit dans une maison, s'y cacher comme un lache, comme un vil espion... Oh! je te l'ai dit... je te l'ai dit, tu es un infame.

DANIEL.

Et celui qui trahit l'amitié jurée, viole les droits de la sainte hospitalité, séduit une jeune fille dont il devait former et l'esprit et le cœur, celui-là, maître Abeilard, celui-là n'est-il donc pas plus infâme encore?

ABEILARD

Oh! tu n'auras dit cela qu'à moi seul.

HÉLOISE *.

Abeilard... par grâce, par pitié... point d'éclat! C'est bien assez que mon déshonneur soit à la discrétion de cet homme.

Ne crains rien, il n'aura pas le tems de parler, car le ciel sera juste, et mon épée...

DANIEL.

Sortons!

HÉLOISE.

Non, non... vous ne sortirez pas... Abeilard! Abeilard... écoute-moi... ce duel ne peut avoir lieu... ce serait me vouer à la honte, au mépris... (Courant à Daniel.) Et vous, Daniel, et vous, éloignez-vous... partez... renoncez à ce combat... respectez ses jours, il a sauvé les vôtres des coups d'un assassin.

ABEILARD, perdant patience, repoussant Héloïse et courant à Daniel.

Viens donc, car il faut en finir.

FULBERT, entrant du fond en ce moment.

Eh bien! quel est ce bruit?.. que vois-je? Daniel Gautier**!

* Daniel, Héloïse, Abeilard.

^{**} Héloïse, Abeilard, Fulbert, Daniel.

SCÈNE V.

HÉLOISE, ABEILARD, FULBERT, DANIEL.

FULBERT, d Daniel.

Vous ici, Daniel! vous! et une épée nue à la main... Qu'y a-t-il donc? Parlez, Abeilard, parlez...

ABEILARD, avec calme et résignation.

Je laisserai parler Daniel Gautier.

HÉLOISE, anéantie.

Nous sommes perdus.

FULBERT, à Daniel.

Eh bien! j'attends.

DANIEL.

Maître Fulbert, l'honneur d'une famille est une chose sainte et sacrée, et que cette famille vous soit étrangère, amie, ou ennemie, il est du devoir de tout honnête homme de prendre fait et cause pour elle et de la venger de celui qui aurait osé la flétrir.

FULBERT, vivement.

Expliquez-vous.

ABEILARD, à part.

Le lâche!

DANIEL continuant.

Sachez donc qu'un audacieux séducteur a terni l'éclat d'une maison que j'estime. Face à face avec le coupable, je lui ai reproché son indigne conduite. Il m'a provoqué... défié... et dans un instant nous devons nous rencontrer l'épée à la main. Mais comme à qui va se battre en duel, un ami doit servir de second, j'étais venu demander à maître Abeilard, à maître Abeilard qui est mon ami, d'être mon second dans ce combat singulier.

HÉLOISE , à part.

Je respire.

ABEILARD à part.

Ah! je l'avais mal jugé!

DANIEL.

Voilà pourquoi, maître Fulbert, vous m'avez trouvé chez vous avec cette épée en main... Voilà pourquoi vous avez entendu du bruit... des cris... car je me possédais peu... j'étais encore animé par une explication toute récente... Mais maintenant que vous êtes informé de ce qui se passe... que vous m'excusez sans doute... j'ai hâte de rejoindre mon adversaire et je prie maître Abeilard de vouloir bien m'accompagner.

ABEILARD.

Sur-le-champ.



FULBERT.

C'est impossible.

ABEILARD.

Comment?

FULBERT.

Il faut que vous demeuriez.

ABEILARD.

ABEILARD

J'ai engagé ma parole et rien au monde ne saurait m'y faire manquer.

FULBERT.

Il faut que je vous parle, Abeilard, il le faut.

· DANIEL.

Eh bien, puisqu'il en est ainsi, je partirai sans vous, maître Abeilard.

HÉLOISE, à part, avec joie.

Ah!

DANIEL, bas à Abeilard auprès duquel il a passé. Dans deux heures, derrière le palais des Thermes. ABEILARD, bus à Daniel.

J'y serai.

(Daniel sort par le fond.)

FULBERT, qui est passé auprès d'Héloïse.

Laisse-nous, mon enfant.

HELOISE, à part en s'en allant.

Oh! il n'ira pas à ce fatal combat!

(Elle rentre chez elle.)

SCÈNE VI.

ABEILARD, FULBERT.

FULBERT.

Nous voilà seuls... mon ami, c'est sans témoins que je dois vous dire ce qui se passe : la haine de vos ennemis n'est point éteinte ; plus que jamais leurs odieuses persécutions vous menacent... on a reçu de Rome l'ordre d'exécuter sans délai l'arrêt du concile de Soissons.

ABEILARD.

Vous êtes bien informé!

FULBERT.

Le grand-vicaire ne m'avait fait appeler que pour m'annoncer cette fatale nouvelle.

ABEILARD.

Oh! que m'importe cet ordre?... Rome a commandé, Paris n'obéira pas.

FULBERT.
Aujourd'hui même s'allumera le bûcher qui doit réduire en

cendres ce livre, fruit de vos veilles et de votre esprit, trop élevé pour notre siècle.

ABEHLARD.

Mais le peuple, le peuple est là ; il renversera le bûcher.

Vain espoir!

ABEILARD.

Ah! je connais le peuple... je sais qu'il n'est pas ingrat, et qu'il n'abandonne jamais ceux qui se sont dévoués pour lui, et je me suis dévoué pour le peuple, moi; car j'aurais pu le laisser croupir dans l'oubli de ses droits et de ses libertés, et je serais arrivé à la plus haute fortune; mais à cette fortune, prix de l'égoisme et de la lâcheté, j'ai préséré la pauvreté et la persécution... Au lieu de penser à moi, j'ai pensé aux malheureux qui gémissent sous la main de fer de tous les grands vassaux du roi. Au lieu de flatter l'orgueil des maîtres insolens, je me suis fait l'ami des esclaves... j'ai fait luire l'espérance aux yeux de ceux-ci, et déjà ces infortunés commencent à sentir qu'ils sont des hommes comme nous. Et vous voulez que je redoute la vengeance de quelques insensés? Ah! que je dise un mot, et des milliers de bras se leveront pour me désendre et me protéger; car la reconnaissance est la première vertu du peuple.

FULBERT.

Vous avez de nombreux amis, sans doute, mais je ne partage pas votre confiance et votre tranquillité; depuis ce matin, on prend les mesures les plus actives pour comprimer tout mouvement populaire. L'abbé de Clairvaux a convoqué chez lui le haut clergé de Paris; ils délibèrent ensemble sur le grand événement qui va s'accomplir; courez chez l'abbé de Clairvaux, dites que votre livre a été jugé sans connaissance de cause, qu'il n'a été condamné que sur les fragmens épars et détachés dont vous aviez fait lecture à vos élèves... demandez une enquête plus juste et plus consciencieuse... offrez tous renseignemens, toutes explications qu'on désirera. En un mot, conciliez, terminez une malheureuse affaire qui ne peut vous donner que peines et regrets amers.

ABEILARD.

Eh quoi! vous voulez que j'aille chez l'abbé de Clairvaux? que je lui demande justice!... à lui mon ennemi! Et puis voulez-vous donc que l'on dise de moi : Il a eu peur... il s'est rétracté... il a déserté la noble cause dont il avait d'abord pris la défense? Oh! non, non, ne l'espérez pas, je ne ferai pas cette démarche qui répugne à ma conscience et à ma dignité. Après tout, l'abbé de Clairvaux et moi, nous nous sommes

juré guerre à mort !... Eh bien , la lutte est engagée , mafheur au vaincu !

(En ce moment un officier paraît saivi de gardes qui restent dans la galerie.)

SCÈNE VII.

ABEILARD, UN OFFICIER, FULBERT, GARDES, dans la galerie.

FULBERT, à l'officier qui entre.

Que voulez-vous!

L'OFFICIER.

Maître Abeilard?

ABEILARD.

C'est moi.

L'OFFICIER lui présentant un parchemin.

Veuillez donc prendre connaissance de cet ordre.

ABEILARD, prenant le parchemin.

De cet ordre!

FULBERT, à part.

Que penser?

ABEILARD, qui a ouvert le parchemin et jeté rapidement les yeux au bas de l'écrit.

La signature de l'abbé de Clairvaux!

Lisez.

ABEILARD, lisant à haute roix.

"Maître Abeilard est sommé de comparaître par-devant nous "dans le délai d'une heure..." (Parlant.) Oh! quel excès d'arrogance!... (A l'officier.) Retournez vers celui qui vous envoie, et dites que maître Abeilard a foulé sous ses pieds l'ordre de l'abbé de Clairvaux.

(Il déchire le parchemin en plusieurs morceaux.)

FULBERT.

Malheureux!

ABEILARD, sans lui répondre et s'adressant à l'officier.

Allez!

L'OFFICIER.

J'ai mission de vous accompagner ou de vous contraindre à me suivre.

ABEILARD.

Me contraindre!

L'OFFICIER.

Ne m'obligez pas à user de cette rigueur, maître Abeilard. FULBERT.

Obéissez, mon ami, obéissez.

ABEILARD.

Obéir! obéir à l'abbé de Clairvaux! Oh!... el bien! marchons! ils veulent me voir, ils me verront! ils veulent m'entendre, ils m'entendront! Vils hypocrites qui prétendez être les ministres d'un Dieu de paix et de pardon, la vérité que je vous porte, je ne vous la dirai pas, je vous la jetterai au visage.

(Il sort par le fond avec l'officier, les gardes suivent.)

SCÈNE VIII.

FULBERT, puis LARENAUDIE.

FULBERT.

L'insensé! il va rendre le mal sans remède! (Apercavant Larenaudie qui entre par la porte secrète.) Larenaudie! par cette porte? LARENAUDIE*.

Ne m'avez-vous pas dit de prendre ce chemin-là quand j'aurais besoin de venir vous trouver?

FULRERT.

Eh bien! que demandes-tu? qui t'amène? parle, hâte-toi, LARENAUBIE.

Je ne vous ai pas revu depuis le jour où nous avons fait notre traité, et, fidèle à ce traité, je viens vous prévenir que votre nièce vous trompe.

FULBERT.

Que dis-tu?

LARENAUDIE, lui présentant une aumônière.

Prenez cette aumônière... elle appartient à la belle Héloise... Je l'ai trouvée hier soir dans l'église de Notre-Dame, auprès du banc qu'elle occupait pendant le salut.

FULBERT', oivement.

Eh bien!...

LARENAUDIE.

Ouvrez-la...

FULBERT, retirant précipitamment une lettre de l'aumônière. Cette lettre?...

LARENAUDIE, à demi-voix, à Fulbert.

Vous aurez bientôt besoin de moi, car cette lettre...

FULBERT.

Achève!

LARENAUDIE.

Cette lettre est d'un amant... Au revoir.
(Il sort par la peste secrète sans que Fulbert y fasse attention; ce dernier est tout entier aux pensées qui le dominent.)

^{*} Larenaudie, Fulbert.

SCÈNE IX.

FULBERT, seul.

Oh! mais je me suis trompé... j'ai mal lu. (Lisant.) « Chère et tendre Héloïse, toi, la plus belle des femmes tu m'aimes!... u m'aimes!... » froissant la lettre avec rage et parlant. Elle l'aime!... mais le nom, le nom de l'infâme?... (après avoir jeté les yeux au bas de la léttre.) Pas de signature... Oh! je ne pourrai pas me venger... Mais peut-être qu'en parcourant la lettre... (Il relit des yeux la lettre, et avec agitation.) Vain espoir! vain espoir! pas une seule fois son nom... Et cette écriture... cette écriture!... elle ne m'est pas connue. Ah! c'est à en devenir fou... Oh! je le connaîtrai... je le connaîtrai... (Appelant avec force.) Héloïse! Héloïse!...

SCÈNE X.

FULBERT, HELOISE.

HÉLOISE, entrant.

Vous êtes seul. Ah! il est parti pour ce duel!

FULBERT, qui n'a pas entendu. Répondez... répondez-moi... Cette aumônière est à vous?...

HÉLOISE, reconnaissant son aumônière et à part. Grand Dieu!

FULBERT.

Elle est à vous, bien à vous, n'est-ce pas?...

Oh!...

FULBERT.

Mais vous ne me répondez pas. (Frappant de la main sur l'aumônière et la lui montrant de l'autre.) Est-ce à vous cela?

HÉLOISE.

Oui.

FULBERT.

Vous l'aviez perdue, cette aumônière?

Oui.

FULRERT.

Avec cette lettre d'amour?

HÉLOISE, se jetant à ses genoux.

Grâce!... grâce!...

FULBERT.

Grâce... grâce... pour lui comme pour toi... Oh! ne l'es-

HÉLOISE, pleurant.

Mon onele...

 ${\sf Digitized\ by\ Google.}$

FULBERT, la relevant.

Pauvre folle! un homme... un misérable... m'aura enlevé mon bien, mon bonheur, tout ce que j'avais de plus cher... de plus précieux au monde; et je lui dirai : Je te fais grâce... je te pardonne... Mais sais-tu qu'à mes yeux l'amour de cet homme est un crime, et qu'un crime demande du sang?..

nÉLOISE.

Du sang!...

FULBERT, à part.

Imprudent... Qu'ai-je dit? elle n'avouera rien maintenant. Héloise, je me suis emporté, car je n'ai pu apprendre sans douleur, sans colère, que tu avais trahi ma confiançe... mais maintenant que le coup est porté... et puis, tu l'aimes cet homme?...

HÉLOISE.

De toutes les forces de mon ame...

FÛLBERT.

Et... il est digne de ton amour?

Ne le penseriez-vous pas?

FULBERT.

Cette lettre n'est pas signée... et pas une phrase... pas un mot qui m'ait révélé le nom de celui que tu aimes..... Voyons... quel est-il?... nomme-le moi?..

HÉLOISE.

Eh bien !..

FULBERT.

Eh bien?...

HÉLOISE, à part.

J'ai peur...

FULBERT.

Il s'appelle?

HÉLOISE, à part.

Ce son de voix... ce regard ..

FULBERT.

Mais le nommeras-tu?

HÉLOISE, à part en s'éloignant de lui.

Oh! il me trompe...

FULBERT.

Le nom le nom ... de ton amant!...

HELOISE.

Ah! vous le tueriez...

FULBERT, éclatant.

Le nom de ton amant? (Il lui saisit vivement le poignet.) Je veux le savoir...

HÉLOÍSE.

Jamais!...

FULBERT, lui serrant fortement le poignet.

Me le diras-tu?

HÉLOISE, tombant sur un genou, et avec douleur. Ah! plutôt mourir.

FULBERT.

Malheureuse!... Mais j'ai pitié de toi. (Il lui lâche le bras.) Ecoute-moi'bien, si dans une heure tu ne m'as pas fait connaître ton perfide amant... je te jette dans un couvent d'où tu ne sortiras plus.

(Il sort par le fond.)

SCÈNE XI.

HÉLOISE, seule.

Ah! dans une heure comme maintenant ma bouche restera muette.... Va... va... ne crains rien, Abeilard, Héloïse aura du courage. Ce couvent... cette prison... les tortures... la mort... elle bravera tout pour te sauver. Et il n'est pas la pour que je l'avertisse du danger qui le menace, pour que je lui dise de fuir! Quel souvenir? Ce duel!... oui... oui... il se bat avec Daniel Gautier. Et peut-être en ce moment Daniel Gautier a vengé mon oncle... Oh! s'il était vrai... s'il l'avait tué... (Apercevant Abeilard qui entre par le fond.) Ah! (Courant à lui.) C'est toi!

SCÈNE XII.

HÉLOISE, ABEILARD.

HÉLOISE, étreignant Abeilard avec ses bras.

C'est toi! te voilà! Oh! mon Dieu. merci... Mais ne reste pas plus long-tems ici... Il faut fuir, Abeilard! il faut fuir cette maison où tu n'es plus en sûreté.

ABEILARD.

Tu sais donc tout déjà? tu sais donc que mes ennemis l'emportent?

HÉLOISE.

Que dis-tu?

ABEILARD.

Aujourd'hui l'ordre est venu d'exécuter l'arrêt du concile de Soissons, et déjà, sur la place publique, le bourreau s'occupe à dresser le bûcher qui doit réduire en cendre le fruit de tant de travaux et de tant de veilles.

HÉLOISE.

Ah! que m'apprends-tu?

ABEILARD.

Et tu comprends bien, toi, Héloïse, qu'il ne s'agit pas ici

de la perte ou de la conservation d'un livre... ce que j'ai écrit... je puis le récrire quand je le voudrai; mais, en brûlant mon livre, les infâmes, ils me flétrissent, ils me déshonorent, et ils me marquent au front d'un stigmate éternel... Oh! mais ils ne l'ont pas encore ce livre... il est là... là, sous ma clef... il faut qu'ils viennent le chercher, et, par le ciel! sur ta tête, Héloïse, sur ta tête! je jure qu'ils ne me l'enlèveront pas tant qu'une goutte de sang coulera dans mes veines.

BÉLOISE.

Encore ce nouveau malheur! encore un nouveau danger, car tu ne sais pas, Abeilard, que mon oncle...

ABEILARD, apercevant Daniel qui entre.

Ciel! Daniel Gautier! fatalité!

SCÈNE XIII.

HÉLOISE, ABEILARD, DANIEL GAUTIER.

DANIEL.

Vous êtes surpris de me voir, maître Abeilard?

Non, j'ai manqué au rendez-vous.

DANIEL

Dites qu'on ne vous a pas laissé le tems d'y venir, car je sais tout.

ABEILARD.

Ainsi, vous n'avez pas douté de mon courage?

DANIEL.

Abeilard, laissons dormir notre querelle, elle se réveillera plus tard au choc de nos épées; aujourd'hui, redevenons amis, et ne pensons qu'au danger qui gronde autour de vous. Vos élèves, vos nombreux partisans se réunissent; les uns se dirigent vers le lieu de l'exécution, les autres se rendront ici pour vous protéger et vous aider à repousser la force par la force; nous réussirons, je le crois, à faire trembler l'abbé de Clairvaux et à obtenir la révocation de l'arrêt du concile de Soissons... mais nous pouvons échouer dans notre tentative, et, à tout événement, il faut sauver votre livre.

ABEILARD.

Vain espoir! nul ne s'exposerait à le garder chez lui, car les peines les plus sévères viennent d'être rendues contre celui qui voudrait le soustraire à la justice de l'Église.

DANIEL.

Eh bien! je l'oseraí, moi... oui, confiez.. confiez-le-moi ce livre précieux, et, en dépit de tous, je le conserverai pour l'orgueil et la gloire de la France.

ABEILARD.

Non, non... jamais... je ne veux pas que la mort soit le prix de votre courage

DANIEL.

Mais, au péril de vos jours, ne vous êtes-vous pas élancé entre un assassin et moi?.. laissez-moi danc me jeter adjourd'hui entre vous et un bourreau!...

ÉLIE, à la cantonnade.

Victoire! Victoire!

(Abeilard s'empresse de faire rentrer Héloïse dans son appartement.)

SCÈNE XIV.

DANIEL, ÉLIE, ABEILARD, ÉCOLIERS, GENS DU PEUPLE.

ÉLIE, entrant suivi d'écoliers et de gens du peuple.

Victoire aux élèves des écoles!

ABEILARD.

Qu'entends-je?...

ÉLIE.

Oui, maître, oui... victoire! il n'y a plus de bûcher, plus de gardes, plus de bourreau... nous avons tout renversé, tout culbuté. Ah! vive Dieu! quelle débâcle! quelle déroute! Et ne craignez plus rien de tous ces lâches-là, maître, ils ont reçu une leçon qui ne leur donnera pas l'envie de recommencer.

SCÈNE XV.

ELIE, PREMIER ÉCOLIER, ABEILARD, DANIEL, Éco-LIERS, GENS DU PEUPLE, puis FULBERT.

PREMIER ÉCOLIER , *entrant*.

Des hommes d'armes, échelonnés tout autour de la maison, sont maîtres de toutes les issues; nous sommes cernés, bloqués.

ÉLIE.

Mais, vive Dieu! nous avons laissé des camarades au-dehors, et le passage sera bientôt libre.

FULBERT, entrant.

N'y comptez pas...* ceux en qui vous espérez ne vous porteront pas secours; dispersés par la troupe, vos amis sont rentrés dans le devoir.

ĖLIE.

Les lâches!... ils nous ont abandonnés!

FULBERT.

Ils ont cédé à la force, et tout-à-l'heure vous ferez comme eux.

^{*} Premier Écolier, Élie, Fulbert, Abeilard, Daniel.



ÉLIE.

Jamais!

FULBERT.

Fol espoir!... outre les hommes d'armes qui vous cernent et vous tiennent en échec, l'abbé de Clairvaux marche sur vous avec une nombreuse escorte.

TOUS.

L'abbé de Clairvaux !...

FULBERT.

Car, maintenant, c'est ici, sous ses yeux, que le livre de maître Abeilard doit devenir la proie des flammes... il l'a dit, u l'a juré!

ABEILARD.

Il se sera parjuré, l'infâme! Nous sommes là, tous bien résolus à vendre chèrement notre vie! et plus d'une fois le nombre a dû céder au courage.

ÉLIE.

Oui! vaincre ou mourir!

TOUS.

Vaincre ou mourir!

ABEILARD.

Ah! tu ne triomphes pas encore, insolent Bernard!

Non, sans doute, il ne triomphe pas encore, car votre livre lui échappera.

ABEILARD.

Que dites-vous?

DANIEL.

Espérez-vous donc le cacher si bien qu'il ne puisse le trouver?

Le cacher chez moi? ce serait folie. Bernard est homme à ne pas laisser pierre sur pierre dans la maison. Mais les momens sont précieux; écoutez-moi. Un passage secret, connu de moi seul et.. d'un autre homme qu'il est inutile de vous nommer, conduit de cette bibliothèque au dehors... donnez-moi votre livre, maître Abeilard, donnez-le moi, et avant une heure, il sera en lieu de sûreté et à l'abri de tout soupçon.

ABEILARD.

Il se pourrait?

DANIEL.

Acceptez, Abeilard, acceptez l'offre de maître Fulbert.

Oui, oui, acceptez.

ABEILARD.

Mais il y aurait faiblesse et lacheté à se conduire ainsi.

Heloïse et Abeilard.

5

FULBERT:

. Mais il y aurait honte et déshonneur à laisser brûler votre livre par la main du bourreau.

ABEILARD.

Oh! oui... honte et déshonneur!

FULBERT.

Je crois qu'on entre dans la galerie... hâtez-vous.

ABEILARD.

Allons! (Il va ouorir la bibliothèque du fond, à droite de l'acteur, et en tire le livre enfermé duns un étui de maroquin.) Le voilà donc ce livre, objet de tant de persécutions... oh! que je le revoie encore une fois.*

(Il ouvre l'étui et il tire le livre à moitié.)

Je les entends... ils viennent! (A Abeilard.) Donnez.

ABEILARD, refermant vwement l'étui et le donnant à Fulbert.

Eh bien! donc, partez!

(Des gardes paraissent dans la galerie.)

FULBERT, entr'ouvrant la porte secrète et prêt à sortir, en montrant le livre.

Il est sauvé!

(Il disparaît; au même instant les gardes pénètrent sur la scène et font ranger tout le monde. Puis Bernard entre avec plusieurs chanoines, moines et autres; ils sont suivis du bourreau et de ses deux assesseurs portant un trépied enflammé.)

SCENE XVI.

BERNARD, ABEILARD, DANIEL, ELIE, CHANOINES, MOINES ET AUTRES, LE BOURREAU, DEUX ASSESSEURS, ÉCOLIERS, GENS DU PEUPLE.

BERNARD.

Qu'on ne laisse sortir personne! Eh bien! Abeilard, un moment tu as cru ta cause gagnée, tu t'es flatté de la victoire! Insensé, mais tu le vois, je te l'avais prédit, tous tes efforts ont été vains et tu as succombé sous l'abbé de Clairvaux.

ABEILARD.

Oui, tes hommes d'armes ont dissipé une multitude mal aguerrie... Tes satellites, limiers adroits, nous ont traqués comme des bêtes fauves; mais si nous sommes vaincus, que ne fais-tu trophée de notre défaite? pourquoi le bûcher ne se dresse-t-il pas de nouveau sur la place publique? pourquoi cette exécution à huis clos? Oh! c'est que tu n'es pas aussi fort que tu tiens à le paraître? C'est qu'ici, dans cette étroite enceinte, entouré d'une nombreuse escorte, tu te sais à l'abri

^{*} Fulbert, Abeilard, Daniel, Élie, premier Écolier.

d'une seconde émeute, et tu n'as pas voulu, à la face du peuple, avoir la honte de manquer une proie que tu t'étais flatté de saisir.

BERNARD.

Que dis-tu là?

ABEILARD.

Je dis que mon livre n'est plus ici, et qu'il échappe à ta vengeance.

BERNARD.

C'est impossible!

ABEILARD.

Eh bien! cherche, cherche partout.

BERNARD.

Tu mens, tu mens... (Aux gardes.) Qu'on cherche dans cette maison... partout, dans les meubles, dans les murailles.... que rien ne soit épargné, renversez, détruisez... qu'importe? Il me faut ce livre, il me le faut!

SCÈNE XVII.

LES Mêmes, FULBERT, puis peu après HÉLOISE et JOCETTE.
FULBERT, paraissant et jetant le livre à Bernard.

Le voilà*!

(Mouvement général.)

ABEILARD.

Que faites-vous?

FULBERT, lui prenant la main et à mi-voix.

Je me venge d'un lâche déjà digne de la slétrissure qu'à tout prix je voulais lui épargner. Mais la justice du ciel n'a pas voulu que ton crime restat impuni, il m'a inspiré la pensée de jeter les yeux sur ton manuscrit, j'ai reconnu alors la main qui avait tracé cette lettre; cette lettre qui m'avait appris le forfait sans me nommer le coupable.

ABEILARD.

Oh! vieillard! que ne me tuais-tu plutôt!

BERNARD, qui a ouvert le livre et qui l'a parcouru en souriant.

Assez, laissez faire à présent à la justice de l'Eglise. Soldats, emparez-vous de cet homme. C'est la tête nue, le genou en terre, qu'il doit entendre son arrêt.

(Les soldats veulent obéir, mais Abeilard les repousse.)
ABEILARD.

Ou tes satellites me tueront, ou je t'écouterai debout. (Les soldats s'arrêtent, et Bernard leur fait signe de s'éloigner; il ouvre un parchemin; en ce moment, Héloïse rentre avec Jocette**.)

* Bernard, Fulbert, Abeilard, Daniel, Élie, premier Écolier.

** Jocette, Héloise, Fulbert, Bernard, Abeilard, Daniel, Élie, premier Écolier.

BERNARD , lisant.

a De par le concile de Soissons, il est déclaré que le livre d'Abeilard est une œuvre pernicieuse et damnable, que, comme tel, ce livre doit être saisi en quelque lieu qu'il soit, même en lieu d'asile, pour être, en présence de l'auteur, lacéré par la main du bourreau, et jeté aux flammes. Puis, de par le roi, il est ordonné à maître Abeilard de sortir, dans le plus bref délai, de Paris et du royaume de France, et ce sous peine de mort.

(Mouvement.)

HÉLOISE.

L'exil... ah!

(Elle veut s'élancer vers Abeilard, mais Fulbert la retient.)
FULBERT, à mi-poix.

Oui, pour lui l'exil et pour toi le couvent.

DANIEL, à Abeilard.

Abeilard, votre malheur me fait tout oublier, voila ma main... Vous avez un ami de plus... mais, vous chancelez.

ABEILARD, qui rassemble toutes ses forces.

Moi, non, non... j'ai de la force encore, ami, laisse-moi, laisse-moi... tout n'est pas fini entre cet homme et moi... (11 va droit à Bernard.) Bourreau de la sainte Eglise, es-tu content? Oh! oui, tu triomphes!.. Abeilard flétri, Abeilard exilé n'est plus à redouter, n'est-ce pas?.. Insensé qui n'a pas compris que, pour lui, cette lutte serait encore une défaite? et qu'Abeilard ne pouvait plus être vaincu... Vaincu, moi!.. par l'abbé de Clairvaux, ah! ah! ah! tu sais bien mal l'histoire des peuples... La persécution va me grandir encore, elle me fera des partisans de mes ennemis eux-mêmes. Abeilard puissant avait des envieux, Abeilard proscrit n'aura que des prosélytes!... Tu n'as pas osé me tuer et tu me chasses. Mais tu n'exiles que mon corps... mon esprit, mes pensées resteront en France... Tu brûles mon livre... je le récrirai ; ces feuilles que tu vas déchirer, mille mains les retraceront, et le vent de la popularité les portera de ville en ville, de village en village... Abeilard à peine aura disparu que son livre reparaîtra partout... N'est-il pas déjà dans la mémoire de mes disciples? interroge ceux que tes soldats tiennent liés et garrottés, demande-leur ce que je leur ai promis, ce qu'ils espèrent, ce qu'ils veulent, ce qu'ils auront... Lumières, liberté, égalité pour tous.

DANIEL, à Bernard.

Oui, liberté, égalité pour tous! BERNARD.

Assez, ce livre au bourreau.

ABEILARD, s'élançant et reprenant le livre.

Arrête... la main flétrie de cet homme ne touchera pas mon œuvre, c'est bien assez qu'elle ait passé par la tionne, il faut la flamme de ce bûcher pour effacer cette souillure. (Il jette son livre au feu.) Qui de nous deux est vaincu? à qui de nous deux la honte de cette journée?.. Abbé de Clairvaux, Abeilard te brave encore, Abeilard n'a pas proféré une plainte, pas versé une larme; Abeilard te rit au visage... ah! ah! ah! (Après ce dernier effort Abeilard chancelle.) Ah! ah!... la force me manque... à moi, Daniel!.. vous tous soutenez-moi... je ne veux pas tomber aux pieds de cet homme... ah!

(Il tombe sans connaissance. Tableau.)

ACRE BY.

Une salle de l'abbaye d'Argenteuil; au fond, une grille conduisant dans une galerie; à gauche la cellule d'Héloïse; à droite une fenêtre garnie de barreaux.

SCÈNE PREMIÈRE.

VERONIQUE, LE DIRECTEUR, Religieuses.

(Au lever du rideau le directeur est assis tenant un bréviaire à la main. Véronique qui à été vers la cellule d'Héloïse se rapproche du directeur.)

VÉRONIQUE.

La porte de cette cellule est toujours fermée, sœur Héloïse ne descendra pas encore aujourd'hui à la chapelle.

LE DIRECTEUR.

Est-il vrai, ma fille, qu'elle ait été en danger de mort? VÉRONIQUE.

Le docteur nous l'a dit au moins.

LE DIRECTEUR.

Sa convalescence est bien lente, il y a un mois, lors de ma dernière visite à l'abbaye d'Argenteuil, elle était hors de péril, et l'on m'assure qu'elle n'a pas encore paru au parloir, ni même aux saints offices.

VÉRONIQUE.

Le docteur a recommandé le plus grand calme et la plus complète solitude.

LE BIRECTEUR.

Qui vient là?

VÉRONIQUE.

C'est Jocette... cette fille qui a suivi Héloise, et qui seule

lui a donné des soins; pour elle seule aussi s'ouvre la porte de cette cellule.

SCÈNE II.

JOCETTE, VERONIQUE, LE DIRECTEUR, RELIGIEUSES.

JOCETTE.

Ciel! le père Arsène, le directeur de l'abbaye, si près de cette cellule!... aurait-on découvert?

LE DIRECTEUR, à Jocette.

Approchez.

JOCETTE.

Lui... si austère... s'il savait... *

LE DIRECTEUR.

Comment se trouve sœur Héloïse?

JOCETTE.

Moins bien, mon père, aussi ai-je sollicité et obtenu de madame la supérieure la permission d'aller à Paris consulter notre bon docteur.

LE DIRECTEUR.

Ainsi nous ne la verrons pas encore aujourd'hui?

Le docteur l'a expressément défendu.

(On entend tinter une cloche.)

LE DIRECTEUR.

Voici vêpres, mes filles, (A Jocette.) Ne venez-vous pas?

Pardon, mon père, j'ai une dispense de madame la Supérieure.

LE DIRECTEUR, à part.

Tout cela n'est pas naturel, et je ne quitterai pas l'abbaye sans avoir pénétre le mystère dont s'entoure cette Héloïse. (Il sort suivi des religieuses.)

SCÈNE III.

JOCETTE seule, puis HÉLOISE.

JOCETTE.

Ils s'éloignent... ah! le regard du père Arsène me faisait trembler. C'est qu'il serait sans pitié pour ma pauvre maîtresse! on m'a dit qu'il y a deux ans, une jeune fille condamnée par lui... il est tout puissant ici, car la supérieure elle-même n'o-serait résister à sa terrible volonté; mais, grâce au ciel, il ne soupçonne rien encore et j'apporte enfin une bonne nou-

^{*} Véronique, Jocette, le Directeur.



velle. (Elle frappe doucement à la cellule.) Ouvrez, madame, c'est moi, Jocette.

(La porte s'ouvre et Héloïse paraît, elle est pâle et paraît souffrante.)

HÉLOISE. *

Ah! tu as bien tardé.

JOCETTE, après avoir regardé autour d'elle.

Une lettre... j'ai une lettre!

HÉLOISE.

De lui... d'Abeilard?

JOCETTE.

La voilà.

HÉLOISE.

Enfin!

JOCETTE.

Le cœur me battait quand je suis entrée chez messire Daniel, j'ai cru que cette fois, comme tous les autres jours, il m'allait dire: rien encore!

HÉLOISE. *

Oh! oui, voilà bien ces caractères chéris. (Lisant.) « Mon » Héloïse, après plusieurs mois d'attente, je reçois une lettre » de toi. Pauvre femme! que de malheurs j'ai amassés sur ta » tête! quel sublime courage il t'a fallu! Dès aujourd'hui je » pars; j'avais trouvé un asile dans un couvent de franciscains, » dont le supérieur est parent de l'abbesse d'Argenteuil, ne me » connaissant pas sous mon véritable nom, et sachant mon pro-» jet de retourner à Paris, il me charge de remettre une lettre » de lui à ta supérieure. Sans le savoir, il m'a donné le moyen » de parvenir jusqu'à toi; sous la robe d'un moine, je pourrai » franchir toutes les grilles ; tu as, dis-tu, préparé tes moyens » de fuite; la nuit même de mon arrivée tu seras libre... Prie » Dieu qu'il nous soit en aide, nous ne sommes pas coupables . devant lui, et tes nouveaux droits à mon amour sont des droits » à sa miséricorde. J'arriverai à Argenteuil le même jour que ma » lettre. »

JOCETTE.

Je vous le disais bien, moi, que Dieu ne vous abandonnerait pas.

HÉLOISE.

Aujourd'hui... c'est aujourd'hui... libre... libre...

On vient.

HÉLOISE.

Mon oucle!... entre là et fermons bien cette porte.

^{*} Héloïse, Jocette.

^{**} Jocette, Héloïse.

SCÈNE' IV.

HELOISE, FULBERT, VERONIQUE.

VÉRONIQUE.

Maître Fulbert, vous voyez que la santé de demoiselle Héloise s'améliore.

FULBERT.

C'est bien! laissez-nous.

SCÈNE V.

FULBERT, HÉLOISE.

FULBERT reste assez long-tems à examiner Heloïse, qui n'ose pas le

regarder.

Le tems est déjà loin de nous, Héloïse, où mon arrivée vous mettait la joie au cœur et le sourire sur les lèvres; maintenant, comme le criminel devant son juge, vous baissez les yeux vers la terre et vous tremblez.

HÉLOISE, dont la voix est défaillante.

Mon oncle... vous m'avez maudite, vous m'avez chassée, et devant vous je...

(Sa voix s'éteint, elle se trouble.)
FULBERT, s'approchant.

Qu'avez-vous?

HÉLOISE.

Pardon... mais les forces me manquent... je n'y vois plus. FULBERT, la soutenant.

Elle s'évanouit... Héloïse! mon enfant.

HÉLOISE.

De l'air... de l'air...

FULBERT la conduit sur un banc près de la fenêtre.

Viens à cette fenêtre. (Il l'ouvre.) Mais l'air arsive mal à travers ces épais barreaux.

(Il y porte la mein.)

HÉLOISE, vivement.

Ces barreaux!.. oh! je suis bien... bien maintenant.

FULBERT, se croisant les bras et la regardant.

Voilà donc cette Héloïse si belle, si glorieuse; la voilà donc telle qu'un coupable amour me l'a faite, pâle, flétrie, l'ombre d'elle-même... elle était mon orgueil, ma joie, elle est aujourd'hui ma douleur, ma honte; je venais à elle avec des pensées de colère et de vengeance... à sa vue je ne sens plus que de la pitié... oh! c'est que je l'aime encore.

HÉLOISE.

 ${f Vous, mon~oncle}~?$

 $\mathsf{Digitized}\,\mathsf{by}\,Google$

FULBERT.

C'est qu'un pauvre vieillard ne peut se résoudre à briser de sa main son dernier espoir, c'est qu'il ne peut s'arracher du cœur le dernier sentiment qui le fait battre encore... tu pleures... oh! ces larmes sont-elles au moins des larmes de repentir?..

HÉLOISE, sanglotant.

Je suis bien malheureuse!

Oui, n'est-ce pas? et ce malheur ce n'est pas moi qui l'ai causé... c'est l'infâme... oh! son nom ne souillera plus mes lèvres... laisse-moi l'oublier pour que mes paroles soient sans amertume, pour que j'aie la force ou plutôt la faiblesse de te pardonner.

HÉLOISE.

Me pardonner? vous...

FULBERT.

Je le ferai... car je te savais malheureuse et j'étais trop malheureux... je t'ai maudite, mais cette malédiction me pèse et m'écrase; je t'ai chassée, mais ton absence me tue... Comme tu as besoin de cet air qui a ramené la vie en toi... j'ai besoin de te voir et de t'entendre... Héloïse, tu es libre... libre, entends-tu bien?.. tu vas sortir de cette abbaye.

HÉLOISE, avec joie.

Je suis libre... moi.. (Puis regardant sa cellule.) Ah! c'est impossible...

FULBERT.

Si tu le veux, une nouvelle existence peut commencer pour nous... existence d'oubli et de pardon... demain, nous quitterons Paris, la France...

HÉLOISE.

· Qu'entends-je?..

FULBERT.

Nous irons loin, bien loin, pour qu'aucun souvenir ne nous y vienne poursuivre... j'oublierai là ce que nul ne pourra me rappeler... et je t'aimerai, mon Héloïse... je t'aimerai comme autrefois.

HÉLOISE.

Mon oncle, si indulgent pour la coupable Héloise... serezvous donc toujours sans pitié pour... lui...

FULBERT, d'une fureur contrainte.

Malheureuse!.. encore lui!!..* (Après une pause.) tu ne devines donc rien?.. tu veux donc me forcer à tout te dire?.. tu veux donc que ce secret honteux dont je croyais n'avoir à rougir que

^{*} Héloïse, Fulbert.

devant Dieu, je te le révèle... eh bien! je te le dirai... ces voûtes saintes l'entendront comme un blasphème, car ce secret est un crime...

HÉLOISE.

Oh! mon Dieu! que va-t-il m'apprendre?..

FULBERT.

Jusqu'à présent tu n'as vu, tu n'as aimé en moi qu'un père.. mon âge, le titre que je porte... tout aidait à te tromper... candide et sans défiance, tu te livrais à moi dans toute l'innocence de ton ame; chaste et pure, tu ne songeais pas à me cacher ce visage....' divin trésor de beauté, voilé pour tous... que je dévorais des yeux...

HÉLOISE.

Oh!

FULBERT.

Ces innocentes caresses que tu me prodiguais.... elles m'embrasaient.... enfin je t'aimais, Héloïse... je t'aime encore de cet amour effréné... furieux... que Dieu, parfois dans sa colère, met au cœur'du vieillard, supplice de damné, torture de l'enfer! HÉLOISE.

Taisez-vous! au nom du ciel, taisez-vous!

FULBERT.

Oh! rassure-toi... l'espoir du bonheur n'est jamais entré dans mes rêves.. mais ce bien précieux, je le voulais garder intact; je voulais qu'il fût pour tous ce qu'il était pour moi, sacré, inviolable... à tous ceux qui le convoitaient, à tous ceux qui tentaient de me l'enlever, je jurais haine éternelle... pour tromper l'opinion publique qui m'accusait, je t'avais promise à Daniel; mais Daniel n'aurait pas vécu jusqu'au jour fixé pour votre union...

HÉLOISE.

Horreur!

FULBERT.

Ton refus seul l'a sauve; et si tu ne consens pas à me suivre, à me suivre partout... demain, tu prendras le voile; demain tu seras séparée du monde... demain, pour t'arracher à mon rival... je te donnerai à Dieu...

HÉLOISE.

Eh quoi!.. vous donnerez à Dieu une fille déshonorée et dont il faudra lier les mains pour qu'elle ne déchire pas ce voile que vous lui jetterez comme un linceul!..

FULBERT.

Entre le couvent et l'exil... choisis...

HÉLOISE.

Non, non... la mort! la mort!..

SCÈNE VI.

HÉLOISE, FULBERT, LA SUPÉRIEURE.

LA SUPÉRIEURE.

J'apprends à l'instant votre arrivée, maître Fulbert.

FULBERT.

J'allais descendre à votre parloir. L'année de noviciat que ma nièce devait faire est à peu près écoulée, n'est-ce pas?..

LA SUPÉRIEURE.

Pas encore...

FULBERT.

Le délai d'un an est-il donc indispensable?

LA SUPÉRIEURE.

Oui... à moins que la novice ne demande elle-même à rapprocher l'époque de la prise de voile.

FULBERT.

Et dans le cas contraire, que sait-on? Ma nièce résiste à ma volonté, et cependant il faut que demain elle appartienne à votre communauté.

LA SUPÉRIEURE.

Nous avons besoin alors d'une dispense de monseigneur l'évêque.

FULBERT.

Vous l'aurez... je vais lui écrire... Héloïse, ouvrez-moi cette porte.

HELOISE, avec effroi.

Cette porte!..

FULBERT.

N'est-ce pas celle de votre cellule? je trouverai là ce qu'il me faut pour écrire.

HÉLOISE, éperdue.

Ah! il le tuerait... (Haut.) Arrêtez!.. cette lettre à monseigneur l'évêque est inutile.

LA SUPÉRIEURE.

Vous consentez?

HÉLOISE.

A tout.

FULBERT, à la supérieure.

Vous me répondez que la cérémonie aura lieu demain ?

Le consentement d'Héloïse lève tous les obstacles.

FULBERT.

C'est bien. Venez, madame, j'aurai des instructions nouvelles à vous donner. Je veux savoir si votre règle est bien austère; je veux savoir si elle sera bien malheureuse, si elle versera bien des larmes.

PREMIÈRE RELIGIEUSE.

Madame!..

LA SUPÉRIEURE.

Que voulez-vous?

PREMIÈRE RELIGIEUSE.

Un religieux, qui porte la robe des franciscams, demande à vous parler.

HÉLOISE.

C'est lui! *

PREMIÈRE RELIGIEUSE.

Il a, dit-il, un message à vous remettre.

Oh! je tremble que mon oncle...

LA SUPÉRIEURE.

Qu'il attende. Je suis à vous, maître Fulbert.

FULBERT, à part.

Je la perds, mais je la lui enlève.

(Il sert.)

SCÈNE VII.

HÉLOISE, LE MOINE, PREMIÈRE RELIGIEUSE.

PREMIÈRE RELIGIEUSE.

Entrez ici, mon frère, et attendez.

(Elle sort.)

SCÈNE VIII.

DANIEL, HÉLOISE.

HÉLOISE, la suit des yeux, puis s'approche vivement du moine qui a son capuchon baissé.

Seuls!... nous sommes seuls, Abeil...

(Le moine jette son capuchon en arrière.)

Chut!

HÉLOISE.

Daniel! Daniel... et lui... lui, où est-il?

DANIEL.

Rassurez-vous, il existe, et c'est lui qui m'envoie.

HÉLOISE.

Lui!

DANIEL.

Nous n'avons qu'un moment... laissez-moi remplir ma mis-

* Héloise, première Religieuse, la Supérieure, Falbert.

sion. Ma présence ici vous fait assez deviner qu'un nouveau coup vient de frapper Abeilard.

HÉLOISE.

Que dites-vous?

DANIEL.

Rappelé par vous, et dans l'espoir de vous sauver, Abeilard a rompu son ban. Co matin, il est rentré dans Paris; mais bientôt recomu, il a été arrêté et jeté dans un cachot. HÉLOISE.

MELOIS

Oh! mon Dieu!

DANIEL.

Aussitôt il a écrit à l'abbé de Clairvaux, mais celui-ci n'a pas daigné lui répondre... Alors il s'est souvenu d'un homme qui lui avait juré un éternel oubli du passé, un entier dévouement dans l'avenir... il m'a appelé.

HÉLOISE.

Vous?

DANIEL.

Il m'a consié cette lettre qui devait servir à l'introdnire ici... puis il m'a dit: Ce que j'aurais fait pour elle, faites-le. Si vous pouvez la rendre libre, conduisez-la à Nantes, dans ma famille. là elle m'attendra, là je la retrouverai, si Dien permet que se ne succombe pas dans la lutte... Et je suis parti, et je suis prêt à tout entreprendre. Parlez, madame, parlèz... ce qu'Abeilard aurait tenté, je le tenterai; ce qu'il aurait bravé, je le braverai.

HÉLOISE.

Homme généreux!

DANIEL.

Parlez vite... est-il un moyen de vous arracher d'ici?

Oui... cette nuit même je quitterai cette maison, je me confierai à vous; mais vous ne me conduirez pas à Nantes... à Paris, Daniel, entendez-vous, à Paris, près, bien près de la prison d'Abeilard; car mes forces m'abandonnent, ma vie s'éteint, et je ne veux pas mourir sans l'avoir revu.

DANIBL.

Mais le moyen de sortir d'ici?

HELOISE.

Depuis le jour où mon oncle m'a jetée dans cet odieux couvent, j'ai travaillé à ma délivrance... et par cette fenêtre qui donne sur la campagne...

DANIEL.

Mais cette senêtre a des barreaux *?

* Héloise, Daniel.

 $\mathsf{Digitized}\,\mathsf{by}\,Google$

HÉLOISE.

Nous les avons descellés.

DANIEL.

Je devine alors ce que vous attendez de moi... Cette nuit, je serai là... au bas de cette fenêtre...

SCÈNE IX.

HELOISE, PREMIÈRE RELIGIEUSE, LA SUPÉRIEURE, DANIEL.

PREMIÈRE RELIGIEUSE.

Voilà le religieux que je vous ai annoncé.

LA SUPÉRIEURE.

Vous avez une lettre pour moi, mon frère?

Du prieur Valdine.

LA SUPERIEURE.

De notre parent!

DANIEL.

Ma mission est remplie, permettez...

LA SUPÉRIEURE.

Dieu vous conduise, mon frère.

(Daniel salue et sort; sur un signe de la supérieure, Véronique sort avec lui.)

SCÈNE X.

HÉLOISE, LE DIRECTEUR, LA SUPÉRIEURE.

LA SUPÉRIEURE.

Héloïse, votre oncle me quitte, et notre vénérable directeur a voulu vous voir pour vous préparer à l'importante cérémonie qui doit s'accomplir demain.

LE DIRECTEUR.

Ma fille, êtes-vous bien affermie dans votre résolution? Ne regretterez-vous pas ce monde dont vous allez vous séparer pour toujours?

HÉLOISE, à part.

Demain je serai libre ou morte.

LE DIRECTEUR.

Vous le savez, vous ne devez plus rien garder qui vous rappelle le luxe et la grandeur de ce monde. Ces riches vêtemens que vous avez apportés seront brûlés.

HÉLOISE, préoccupée.

Oui, mon père.

LA SUPÉRIEURE.

Cette fille qui vous accompagnait, et qui ne vous a pas quittée depuis votre arrivée ici, sortira de ce couvent.

HÉLOISE, même jeu.

Oui, mon père

LA SUPÉRIEURE.

Je suis heureuse de vous voir ainsi résignée... Il ne vous reste plus qu'une épreuve à subir, épreuve que votre faible santé vous rendra pénible... vous devez passer toute cette nuit en prières.

HÉLOISE.

Je prierai.

LE DIRECTEUR.

Dans la chapelle de l'abbaye.

HÉLOISE, vivement.

Comment, mon père, cette nuit je ne resterai pas dans ma cellule?

LE DIRECTEUR.

Tout-à-l'heure on viendra vous prendre pour vous conduire à la chapelle, où vous demeurerez en retraite jusqu'à demain. HÉLOISE.

C'est impossible! vous ne l'exigerez pas... cette nuit... cette nuit... vous me laisserez dans ma cellule.

LA SUPÉRIEURE.

Notre règle s'y oppose.

HÉLOISE.

Je vous le demande à genoux *!

LE DIRECTEUR.

Voilà qui est étrange!

LA SUPÉRIEURE.

Héloïse, écoutez-moi. Quand vous êtes arrivée dans cette maison il y a près d'un an, vous étiez si souffrante, si faible, que je crus devoir vous traiter avec indulgence; plus tard, quand le docteur exigea qu'on vous donnât une cellule séparée de toutes les autres, qu'on vous y laissât seule, j'y consentis encore, je ne pensai jamais à exécuter l'article de notre règle qui veut que chaque jour toutes les cellules soient visitées par moi. Ma fille, aurai-je donc à me repentir de ce que j'ai fait pour vous?

LE DIRECTEUR, à Héloise.

Pourquoi défendre avec opiniâtreté l'entrée de votre cellule? pourquoi cette terreur qui se peint sur tous vos traits? Héloïse, il y a là un secret que vous cachez à tous... mais que je découvrirai... Ouvrez cette porte!

HÉLOISE.

Jamais, jamais**!...

^{*} Heloïse, le directeur, la supérieure.

^{**} Le directeur, Héloïse, la supérieure.

LE DIRECTEUR.

Cette résistance qui aggrave votre faute est inutile. (A la superieure.) Vous avez là les clés de toutes les cellules, ouvrez... ouvrez celle-ci.

HÉLOISE.

Arrêtez! arrêtez!... Mon père, je vous dirai tout, mais n'entrez pas... par pitié, n'entrez pas!

LA SUPÉRIEURE ET LE DIRECTEUR.

Parlez! parlez!

HÉLOISE.

Mon Dieu! donnez-moi des paroles qui touchent le cœur *! (Haut.) Vous attendez l'aveu que je vous dois... mais cet aveu, je ne puis l'arracher de mon sein... Si je vous disais pourtant tout ce que j'ai souffert... tout ce que je souffre encore!.. Si je vous disais mes jours d'angoisses, mes nuits sans sommeil, mes affreuses douleurs.. (Se tournant vers la supérieure.) Oh! mais vous ne me comprendriez pas... pour cela il faut être mère! (Elle tombe à genoux.)

LA SUPÉRIEURE, avec effroi.

Mère!

LE DIRECTEUR.

Malheureuse!

HÉLOISE.

Et mon enfant est là... mon enfant que je cache à tous les yeux... mon enfant dont j'étouffe les cris à force de baisers... et vous voulez que je quitte mon enfant?

LA SUPÉRIEURE, lui mettant la main sur la bouche.

Taisez-vous... taisez-vous!...

HÉLOISE

Oh! yous aurez pitié de moi!

LE DIRECTEUR.

Pitié de vous! mais vous ne savez donc pas que si cet abominable secret était connu, le scandale flétrirait cette sainte demeure? Pitié de vous! (Se reprenant et la relevant.) Eh bien! oui, oui, nous vous ferons grâce... mais vous m'obéirez**.

HÉLOISE.

Que faut-il faire?

LA SUPÉRIEURE

Ne jamais parler de cet ensant... l'abandonner.

HÉLOISE, avec indignation.

Je disais bien que vous ne me comprendriez pas... abandon-

^{*} La supérieure, Héloïse, le directeur.

^{**} Héloïse, le directeur, la supérioure.

ner mon enfant! l'exposer sur une route pour qu'il y meure de faim et de froid... chassez-moi de cette abbaye... maudissez la mère et son enfant... tuez-les... mais ensemble... entendezvous, ensemble, car je vous jure que vous ne les séparerez pas.

LE DIRECTEUR.

Sur mon salut! je le ferai... (Il s'approche de lu supérieure, lui dit quelques mots à l'oreille; la supérieure s'incline et sort. Héloise a suivi ce mouvement des yeux avec inquiétude et s'est rapprochée de la porte de la cellule.) Je viens de faire appeler les religieuses qui me sont dévouées... celles-là obéissent aveuglément à mes ordres et seront sourdes à tes cris... avec leur aide, j'effacerai jusqu'à la dernière trace de ton passage ici.... ton enfant disparaîtra, et tu ne reverras plus la clarté des cieux.

HÉLOISE.

Vous voulez m'effrayer...

LE DIRECTEUR.

Et demain, quand ton oncle te demandera, nous lui montrerons un cercueil... vide... mais que nul n'oserait ouvrir.

HÉLOISE.

Oh! c'est un abominable rêve!... mon enfant..... Jocette ne le livrera pas... Oh! nous le défendrons.

LE DIRECTEUR.

Tu vas voir si la résistance est possible.

SCÈNE XI.

HELOISE, LE DIRECTEUR, LA SUPÉRIEURE, RELIGIEUSES.

(Douze religieuses vêtues de noir paraissent, elles sont vieilles, ont l'air dur et marchent lentement; l'une d'elles va refermer la grille.)

LE DIRECTEUR.

Allez annoncer à vos sœurs qu'Héloïse, qu'on croyait convalescente, vient d'expirer dans nos bras... ordonnez qu'on sonne à la chapelle et qu'on dise la prière des morts.

(La religieuse s'incline et va sortir.)

HÉLOISE, *l'arrêtant.*

Et vous exécuterez cet ordre sacrilége?

LE DIRECTEUR.

Allez!

(La religieuse sort.)

Héloïse et Abeilard.

HÉLOISE.

Homme impie!... et Dieu ne t'a pas frappé?

LE DIRECTEUR.

Priez!... vous n'avez plus que quelques minutes.

HÉLOISE.

Descendre vivante au tombeau! oh!... c'est horrible!...
Dieu ne le voudra pas. (Ici la cloche commence à tinter.) Cette cloche... c'est donc mon agonie?... ne plus voir mon enfant... oh! non, non, cela ne sera pas... je lutterai... je me défendrai. (Ici la religieuse qui a été exécuter les cadres de la supérieure rentre persant un long voile noir sur son bras.)

LE DIRECTEUR, aux religieuses.

J'ai condamné cette femme, entraînez-la!

HÉLOISE.

Ne m'approchez pas. (Les religieuses font un mouvement vers elle. Se reculant vers sa cellule. Jocette!... appelle à notre secours.

LE DIRECTEUR.

La fenêtre de ta cellule donne sur une cour intérieure; on n'entendra pas les cris de cette fille.

HÉLOISE.

On entendra les miens, car cette fenêtre donne au-dehors. (Elle s'élance vers la fenêtre et crie.) A moi! au secours!... au secours!

(Elle veut se cramponner aux barreaux, mais les barreaux descellés se détachent; elle tombe à la renverse, puis reste sans mouvement.)

LA SUPERIEURE, courant à Héloïse.

Ah! sa tête a porté sur ces dalles... elle est blessée peut-être... secourons-la...* (On s'empresse autour d'Héloïse.) Héloïse!... elle n'ést qu'évanouie!

LE DIRECTEUR, aux religieuses.

Hatez-vous, descendez-la dans le cachot des recluses... là, vous ne craindrez ni ses cris ni sa résistance; là, vous la rappellerez à la vie.

(On soulève Héloïse et on l'étend sur le banc au-dessous de la fenêtre, à ce moment on entend la voix d'Abeilard: Morte... morte!... En entendant la voix d'Abeilard la supérioure jette le voile noir sur Héloïse, et Abeilard entre dans le plus grand désordre.)

^{*} Le directeur, la supérieure, Héloïse.

SCÈNE XII.

ABEILARD, LES PRÉCÉDENS, puis BERNARD.

ABEILARD.

Où est-elle? il faut que je la voie... il le faut.

LE DIRECTEUR, allant à lui.

Téméraire! de quel droit profanez-vous notre asile? qui donc vous a conduit ici?

BERNARD.

Moi*.

LE DIRECTEUR ET LA SUPÉRIEURE.

L'abbé de Clairvaux!

ABBILARD**.

Répondez! Héloise vous avait été confiée... on m'a trompé, n'est-ce pas?.. cette femme qui me parlait tout-à-l'heure était folle, car elle m'a dit qu'Héloise était morte!.. morte! mon Héloise!... Oh! dites-moi donc que cette femme a menti, dites-moi donc que cette femme était folle!

LE DIRECTEUR.

Cette femme vous a dit la vérité.

ABEILARD, avec abattement.

Oh!

LA SUPÉRIBURE, à part.

Prenez pitié de nous, mon Dieu! un cri, un soupir d'Héloise, et nous sommes perdus!

ABEILARD, suffoquant.

Morte! morte! (A Bernard.) Tu le savais, toi... et ta feinte clémence était une infernale raillerie... tu m'as dit: «Abjure ta croyance, ta conviction, ta foi, à l'avenir que ta bouche soit muette, que ta tête ne pense plus, que ta main n'écrive plus, à ces conditions on te rendra la liberté, on te rendra ton Héloise!... on te rendra ton enfant!... » Et moi, j'ai consenti à tout... comme un lâche j'ai embrassé tes genoux, l'homme avait disparu... l'amant, le père seul était resté... Tu as joui de ton triomphe... de mon abaissement... et pour prix de ma honte, de mon déshonneur, c'est un cadavre que tu medonnes!

^{*} Abeilard, Bernard, le Directeur, la Supérieure, Héloïse sur le bauc.

^{**} Bernard, Abeilard, le Directeur, la Supérieure, Héloïse.

BERNARD.

Abeilard, je vous jure sur notre Dieu, que j'ignorais..

ABEILARD.

N'importe, ce-cadavre il est à moi.. je le veux, je l'aurai.. il me le faut.. (Au directeur.) Entends-tu? il me le faut...

LE DIRECTEUR, à Bernard.

Monseigneur, cet homme est en délire.

ABEILARD.

Bernard, tu es un parjure, un traître, le dernier des hommes, si tu ne me fais donner ce que je demande.

LA SUPÉRIEURE.

Ah! Monseigneur!...

ABEILARD, avec force.

Héloïse! où est-elle?... par l'enfer! où est-elle?... (Il écarte violemment les religieuses qui lui cachent le corps d'Héloïse.) Héloïse!... Héloïse!

LE DIRECTEUR, à part et avec joie.

Ah! toujours dans le même état!

ABEILARD, tombant à genoux et pleurant.

Morte*!... et tu m'as vainement appelé dans ton agonie... et ton dernier regard m'a vainement cherché!... et cette main... grand Dieu! cette main n'est pas froide! la mort ne l'a pas encore glacée... Juste ciel! oh! je ne suis pas insensé... son cœur a battu sous ma main... Tu me trompais, femme, tu me trompais! elle existe... Héloïse! mon Héloïse!...

HÉLOISE fait un mouvement, soulève la tête, aperçoit et reconnaît Abeilard. D'une voix faible.

Abeilard! Abeilard! sauve notre enfant!

(Puis elle retombe dans son évanouissement.)

ABEILARD.

Héloïse!...

BERNARD, au directeur.

Malheureux!

LE DIRECTEUR, confus.

Monseigneur... quand vous saurez...

^{*} LaSupérie ure, le Directeur, Bernard, Abeilard, Héloise.

BERNARD.

Pas d'excuse... pas de pardon... votre crime sera puni.

ABEILARD.

Héloïse! Héloïse! oh! parle! parle encore.

BERNARD, s'approchant d'Abeilard.

Ne crains rien, Abeilard... ton Héloïse existe... reconduite par moi chez Fulbert, dans quelques jours elle sera ta femme... je ne suis donc pas un parjure... j'ai donc tenu toutes mes promesses... Abeilard, Abeilard, tiendras-tu les tiennes?

ABEILARD.

Abeilard n'oubliera pas son serment... sa voix sera muette... sa main n'écrira plus... Héloïse! Héloïse! pour toi je viens de donner plus que la vie!... j'ai sacrifié ma gloire et mon honneur!

(Il laisse retomber sa tête sur le sein d'Héloïse. La toile tombe.)

ACES V.

Le théâtre représente le cabinet d'étude de Fulbert. A droite de l'acteur, une porte; plus loin, une fenêtre; à gauche, une porte secrète; une troisième porte dans le fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

FULBERT, PREMIER DOMESTIQUE, DEUXIÈME DOMESTIQUE.

(Au lever du rideau il est assis devant une table; il scelle une lettre.)

FULBERT, remettant la lettre au deuxième domestique.

Pour maître Abeilard! (Le domestique sort par le fond. Après une légère pause.) Huit heures! la cérémonie du mariage pour

minuit, à la Sainte-Chapelle!.. Abeilard va venir; et Larenaudie doit être là. (On frappe à la porte secrète.) Bien! voilà le signal convenu, Larenaudie ne sera pas seul. (Nouvelle pause. Il frappe sur un glube d'argent placé sur lu table, le premier domestique paruît.) Avez-vous porté chez ma nièce les bijoux et les parures que je lui destinais?

LE PREMIER DOMESTIQUE.

Qui, maître.

FULBERT.

A-t-on tout préparé pour mon départ?...

LE PREMIER DOMESTIQUE.

Oui, maître.

FULBERT.

C'est bien.

(Le premier domestique sort, et en même tems Jocette paraît sur le seuil de la porte de droite.)

SCÈNE H.

FULBERT, JOCETTE.

FULBERT.

Qui vient là?

JOCETTE, timidement.

Moi, maître Fulbert.

FULBERT.

Que voulez-vous? qui vous a donné l'audace d'entrer ici sans mon ordre?

JOCETTE.

Ma maîtresse m'envoie vers vous.

FULBERT.

Héloïse!

JOCETTE.

Elle est la, et n'ose entrer, pourtant il faut qu'elle vous parle.

FULBERT.

Je ne la verrai pas... retirez-vous.

HÉLOISE, paraissant et s'arrétant au seuil de la porte. Il faudra que vous me chassiez aussi*.

FULBERT, détournant la tête.

Vous...

JOCETTE, bas à Héloise.

J'étais sûre qu'il vous recevrait. Je retourne auprès de votre fils.

(Elle sort.)

SCÈNE III.

FULBERT, HELOISE.

(Fulbert, tonjours assis, se cache la figure avec ses mains; Héloïse s'est approchée lentement. Ils restent tous deux ainsi sans faire un mouvement, sans proférer une parole.)

FULBERT, weec effort et sans regarder Héloïse.

Héloise, depuis votre retour dans cette maison, j'ai voulu vous épargner ma présence, nous ne devions plus nous revoir qu'une fois au pied de l'autel. Vous pleurez, car si je ne veux pas voir vos larmes, j'entends vos sanglots... N'êtes-vous donc pas heureuse?... ramenée par l'abbé de Clairvaux, je vous ai reçue sans colère dans cette maison; Abeilard y est rentré, et je l'en ai laissé sortir; lui-même a fixé le jour de votre union. C'est aujourd'hui..... ce soir, dans la Sainte-Chapelle, qu'un prêtre vous unira. Ce soir je vous ai fait porter votre parure... ce soir je suis prêt. L'heure est-elle donc venue? faut-il partir? Abeilard est-il là?

HÉLOISE.

Il ne viendra pas.

FULBERT.

Lui !...

HÉLOISE.

Je ne veux pas qu'il vienne.

* Héloïse, Fulbert, Jocette.



FULBERT.

Comment!...

HÉLOISE.

Lisez.

(Elle donne une lettre à Fulbert.)

FULBERT.

Que signifie? (Iltit.) «Abeilard, accusez-moi, maudissez-moi, » cet hymen que j'appelais de tous mes vœux, je le rejette... » (Qu'ai-je lu?) Dieu ne veut pas que nous soyons unis dans » ce monde. Un lien cher et sacré nous attachait l'un à l'au- » tre... je le brise... Notre enfant... notre enfant... je m'en » sépare, je vous l'envoie tout couvert des baisers et des lar- » mes de sa mère... Oubliez-moi tous deux, vous pour ne pas » me haïr, lui pour ne pas me mépriser. » (Après un long silence, Fulbert rend la lettre à Héloïse, sans jeter seulement un regard sur elle.) Vous me trompez.

HĖLOISE.

Que vos regards un moment interrogent mon visage, et vons ne douterez plus... vous y lirez tous les combats livrés avec moi-même... vous y lirez le désespoir d'une amante qui renonce à ce qu'elle aime, d'une mère qui vient d'embrasser son enfant pour la dernière fois.

FULBERT, la regardant.

Je ne vous comprends plus.

HÉLOISE.

C'est que je vous ai bien compris, moi! ce calme apparent qui vous entoure ne m'a pas trompée, ce masque de résignation couvre mal votre visage... vainement vous détournez vos yeux pour qu'on ne voie pas le sombre feu de vos regards. Daniel serait mort avant de marcher à l'autel, m'avez-vous dit?... Et vous auriez fait grâce à Abeilard, à Abeilard que j'aime? (Mouvement de Fulbert.) Que vous importe à présent cet amour, à présent que nous ne serons jamais l'un à l'autre, à présent que nous ne devons plus nous revoir?

FULBERT.

Vous présumez trop de vos forces... Demain...

HÉLOISE.

Demain!.. demain... n'est pas à craindre pour moi, c'est aujourd'hui... aujourd'hui que je redoute; si vous tardez à faire
porter cette lettre, si vous tardez à me séparer de mon enfant... de mon enfant qui est là... je n'aurai plus de courage...
voyez, voyez ce que je souffre... Maintenant je puis ençore
vous dire: sauvez Abeilard au prix de mon bonheur et de mon
fils. Tout-à-l'heure je me rétracterais peut-être, et je vous
dirais: tuez-nous tous les trois. Mais je veux qu'il vive, entendez-vous, car votre haine s'éteindra; je veux aussi vous épargner un remords... Oh! oui, qu'un meurtre ne souille pas cette
main qui tant de fois m'a bénie, ces chevenx blancs que je
révérais comme au front paternel. Oh! mais dites-moi donc que
vous ne le tuerez pas. (Fulbert se lève sans lui répondre.) Où allezvous *?

FULBERT.

Faire ce que vous dites.

HÉLOISE.

Ah! vous lui ferez grace?

. FULBERT.

Demain vous quitterez Paris?

HÉLOISE.

Demain... oui demain.

FULBERT.

Il ne vous verra plus?

HÉLOISE.

Non.

FULBERT.

Priez Dieu alors qu'il ne rentre plus dans cette maison.

(Il sort.)

^{*} Héloise / Fulbert.

SCÈNE IV.

HÉLOISE.

Rentrer dans cette maison... lui, Abeilard? Oh! non. il me viendra pas.... Merci, mon Dieu! tu n'as pas laissé faillir mon courage... On descend cet escalier... c'est Jocette, c'est elle... elle et mon enfant! Ah!.. (Elle s'élance vers la porte et s'arrête.) Non, je n'ouvrirai pas cette porte... Si je le revoyajs il ne partirait pas... Mais là... là, à travers ces vitraux... une fois... une fois encore... Le voilà... le voilà!.. Ah! il a disparu... Le dernier lien est brisé... Il fallait ce sacrifice pour arriver à l'autre... Ayant son enfant à ses côtés, pouvant se mirer dans ses yeux, s'enivrer de ses caresses, quelle mère aurait la force de mourir?.. et il faut que je meure, moi... Car alors l'amour d'Abeilard, la haine de Fulbert s'éteignent... Alors plus de danger pour l'un, plus de crime nécessaire pour l'autre, et mon enfant ne sera pas sans appui. Pourquoi tarder... ici... oui... ici... Il faut qu'en rentrant mon oncle ne puisse plus douter... Je suis seule... bien seule. (Elle tire de son sein un flacon.) Mon Dieu, si c'est un crime, pardonner-inoi.

(Elle s'agenouille; la porte s'ouvre violemment.)

SCÈNE V.

ABEILARD, HÉLOISE

HÉLOISE.

Malheureux! qui t'amène?

ABEILARD.

Cette lettre de Fulbert.

HELOISE.

De Fulbert?.. Quelqu'un t'a-t-il vu entrer?

ABEILARD.

Pourquoi?

 $\mathsf{Digitized}\,\mathsf{by}\,Google$

HÉLOISE.

Dans le vestibule, sur cet escalier, n'as-tu rencontré personne?

ABEILARD.

Personne.

HÉLOISE.

Oh! parle bas! parle bas.

ABEILARD.

Pourquoi ce trouble... cette terreur?

HÉLOISE.

Tu ne sais donc rien? tu m'as donc pas reçu une lettre de moi?

ABEILARD.

De toi?.. non... Fulbert m'a écrit ce billet; il me'presse de venir avant l'heure fixée pour la célébration de notre mariage.

HÉLOISE.

Abeilard, ce mariage n'aura pas lieu.

ABEILARD.

Qu'entends-je?

HÉLOISE.

Je ne dois plus t'aimer, je ne veux plus être à toi... Va-t'en, au nom du ciel!.. va-t'en.

ABEILARD.

Tu es en délire.

HÉLOISE.

Là... tout à l'heure, n'ai-je pas entendu comme une porte qu'on ouvrait?

ABELLARD.

Héloïse! que se passe-t-il donc ici? que crains-tu?

HÉLOISE.

Je n'entends plus rien... Il ne t'attendait pas sitôt, peutêtre... Pars, un seul instant te reste... pars.

ABEILARD.

Partir!.. Fulbert me tendait donc un piège?.. Oh! oui, c'est cela; je comprends tout maintenant... La violence, la menace, ont été mises en œuvre... Pour me sauver, on t'a fait renier ton amour... tu as racheté mes jours au prix de ton déshonneur... Mais ce pacte, je ne l'ai pas consenti, moi, et je vais...

HÉLOISE.

Où donc?

ABEILARD.

Chez Fulbert.

HÉLOISE.

Ah! il te tuera... Abeilard! par pitié, par grâce... au nom de notre amour! au nom de notre enfant! pars; ne donne pas à tes bourreaux le teins d'arriver jasqu'à toi.

AREILARD.

Eh bien, oui, je partirai; mais avec toi, Héloïse! avec toi.

HÉLOISE.

C'est impossible.

ABEILARD.

Ce passage est libre encore, viens.

HÉLOISE.

Non. Fulbert nous atteindrait toujours.

ABEILARD.

Il ne nous séparera pas, te dis-je! Par Dieu et par l'enfer! tu es à moi.

(Au moment où il saisit Héloïse et va l'entraîner, la porte du fond se ferme au verrou, puis la porte secrète s'ouvre brusquement, et Larenaudie paraît; à sa vue Héloïse pousse un cri et se jette sur la poitrine d'Abeilard.)

SCÈNE VI.

HÉLOISE, ABEILARD, LARENAUDIE.

HÉLOISE.

Ah!

ABEILARD.

Larenaudie, l'assassin? Larenaudie!

 $\mathsf{Digitized} \ \mathsf{by} \ Google$

méloise.

Ah! au secours!

LARENAUDIE, s'élançant vers Hélvise.

Taisez-vous.

ABEILARD, le menaçant de son poignard.

Misérable!

LARENAUDIE.

Que craignez-vous de moi? La lame de votre poignard brille à votre main, le mien est encore à mon côté. Eh! quoi! maître, vous vous souvenez de Melun, du pauvre vieillard qui vous doit de reposer en terre sainte, des sermens que je vous ai faits? vous vous souvenez de tout cela, et vous ne devinez pas que si Larenaudie est près de vous, c'est pour vous défendre, vous sauver, ou mourir avec vous?

ABEILARD et HÉLOISE.

Qu'entends-je?

LARENAUDIE.

J'ai engagé à Fulbert ma vie et mon salut, la vie et le salut de mon frère; mais il m'a dit de vous tuer, et je ne vous tuerai pas.

HÉLOISE.

Ah! il est sauvé. Mon Dieu! tu as eu pitié de nous.

LARENAUDIE.

Pas encore. Fulbert s'est défié de moi, car il a fait venir d'autrea assassins, et ceux-là vous attendent.

ABEILARD.

Où donc?

LARENAUDIE.

Ils gardent le grand escalier. Mais cette issue nous reste. C'est là ... (Montrant la porte secrèle.) C'est là que je devais vous frapper, si vous aviez découvert ce chemin... Hâtons-nous, car Fulbert, dont j'ai trompé la surveillance, Fulbert pourrait nous fermer encore ce passage. Venez donc.

HÉLOISE.

Et cette fois tu ne partiras pas seul.

ADDILATE.

Que dis-tu?

LARENAUDIE.

Hâtons-nous, chaque instant de retard accroît notre danger.

ABEILARD.

Partons.

HÉLOISE, se jelant à son cou.

Avec toi, Abeilard, avec toi.

ABEILARD.

Viens donc... Mort ou salut, ils ne nous sépareront pas.

(Abeilard prend Héloïse dans ses bras et son poignard dans ses dents. Larenaudie qui a tiré le sien s'élance le premier dans le passage ; ils disparaissent un instant tous les trois ; moment de silence. Tout-à-coup un cliquetis d'armes, une lutte s'engage ; et bientôt Héloïse repoussée par Fulbert tombe sur le théâtre.)

FULBERT, qu'on a à peine aperçu, et refermant la porte.

est rentré dans cette maison, il n'en sortira plus.

(Le bruit de la lutte se fait toujours entendre.)

SCÈNE VII.

HÉLOISE, DANIEL, LARENAUDIE, PEUPLE.

HELOISE, se relevant oisement et épérduc.

Au secours! au secours! ... Cette porte... fermée!.. Cette fenêtre... fermée aussi... Ah! (Elle brise avec sa main les oitres qui tombent en éclats.) Au secours!

(On entend monter at frapper à la porte du fond.)

(En dehors.) Ouvres, ouvres.

HÉLOISE.

Brises, brisez cette porte.

(La porte tombe sous les efforts de Daniel et du peuple qui entre avec lui.)

DANIEL.

Abeilard?



HÉLOISE, épuisée et ne pouvant plus que se traîner vers la porte par laquelle Abeilard est sorti.

Là... là...

(Daniel et les siens renversent la porte, elle tombe ; et Larenaudie paraît ensanglanté , blessé à mort.)

HÉLOISE.

Ah!

LARENAUDIE.

Je n'ai pu le sauver de leurs poignards... je meurs.

(Il tombe. Tableau.)

FIN.